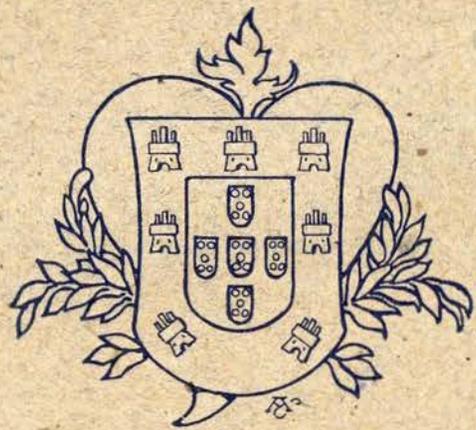


AGR. 1351

27-2
1918

TERRA PORTUGUESA

REVISTA ILUSTRADA DE ARQUEOLOGIA ARTISTICA
E ETNOGRAFIA



LISBOA
Na Oficina do Anuario Comercial Praça dos Restauradores, 24:
MCMXVIII

SUMÁRIO

N.^{os} 27-28 — OUTUBRO E NOVEMBRO DE 1918

	Pag.
O Professor Henri Breuil na Sociedade de Geografia	33
Impressões de Voyage Paléolithique à Lisbonne — <i>Prof. Henri Breuil</i>	34
Do Alemtejo — IV — Jaézes ornamentados (Extremoz, Portalegre, Elvas) V — Um enterro em Portalegre — <i>D. Sebastião Pessanha</i>	40
A festa de S. Mamede de Janas — <i>Dr. Vergilio Correia</i> (Fotografias de <i>Luíx Keil</i>).....	43
Defendendo-me — <i>D. José Pessanha</i>	46
Hervas místicas — <i>Dr. Severo Portela</i>	49
Scenas do Douro — <i>Dr. A. de Souza Costa</i>	51
Gravura popular portugueza — <i>M. Cardoso Marta</i>	55
As janeiras — <i>B. M. A. de Noronha</i>	63
Cronica	64
Notas — a) O entrudo — <i>A. G.</i>	39
— b) Um documento do Pintor Pedro Alexandrino.....	50
— c) O Pintor Antonio de Oliveira Bernardes — <i>V. C.</i>	64

Só se publica a colaboração solicitada «por nós».

A Terra Portuguesa só permuta com publicações da sua índole.

Todos os pedidos de fascículos, volumes e capas da Revista, devem ser dirigidas á Livraria Ferin, Lisboa.

Preço d'este numero: \$60

TERRA PORTUGUESA

DIRECTOR LITTERARIO : VERGILIO CORREIA	EDITOR E PROPRIETARIO : D. SEBASTIÃO PESSANHA	DIRECTOR ARTISTICO : H. SANTOS JUNIOR
ANNO 3. ^o — N. ^{os} 27-28	REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO Largo do Calhariz, 9, 2. ^o , D. — Lisboa Comp. e imp. na Typ. do Anuario Commercial Praça dos Restauradores, 24 — Lisboa	OUTUBRO E NOVEMBRO DE 1918

O PROF. HENRI BREUIL NA SOCIEDADE DE GEOGRAFIA

O acontecimento scientifico de maior relevo do ano que finda, foi constituido pelas duas brilhantissimas conferencias que, perante uma assembleia numerosa e escolhida, realizou na Sociedade de Geografia, nas noites de 11 e 15 de Junho, o professor Henri Breuil.

Secretariou o conferente o illustre colonialista sr. Ernesto de Vasconcelos, e presidiu o sr. Anselmo Braancamp Freire, uma das mais altas figuras mentais da nossa terra, que dedicou ao professor Breuil o pequeno discurso de abertura que a seguir publicamos:

«Mesdames, messieurs: C'est un véritable savant universellement reconnu comme tel, que la Société de Géographie de Lisbonne a aujourd'hui l'honneur de recevoir.

Mr. l'Abbé Breuil est professeur à l'Institut de Paléontologie Humaine de Paris et il a donné pour but très spécial à ses perquisitions et à ses études de paléontologie et d'art rupestre, lesquelles lui ont acquis la primauté entre les archéologues, la partie espagnole de la péninsule ibérique. Ses larges recherches à travers l'Estremadure et autres provinces de l'Espagne, les résultats recueillis dans ses explorations archéologiques, leur importance scientifique ont, non seulement attiré l'attention générale sur l'illustre savant, mais ont aussi stimulé les studieux du pays voisin à relever chez eux l'étude de cette science, un peu abandonnée auparavant.

Dernièrement encore, dans *L'Anthropologie*, revue dont la réputation est bien établie, Mr. l'Abbé Breuil a publié d'intéressants articles, dans lesquels il a rendu compte de ses voyages d'exploration au sud de l'Espagne. Mais ce n'est pas seulement dans des revues étrangères, c'est aussi dans des revues portugaises, ce que je constate avec beaucoup de satisfaction, que Mr. l'Abbé Breuil a collaboré, et encore dans un de ces articles nous a-t-il révélé le résultat de fouilles déjà faites en Portugal. Dans le 3.^o vol. de *Terra Portuguesa*, a paru un de ces articles, intitulé — *La roche peinte de Valdejunco à la Esperança, près Arronches (Portalegre)*, dans lequel il s'occupe d'un sujet analogue à celui qui constituera le theme de la conférence que nous allons avoir le plaisir d'entendre. Un autre article de Mr. Breuil, *Le char et le traineau dans l'art rupestre d'Estremadure*, a été publié dans le même volume de *Terra portuguesa*, dans lequel il reproduit des figures peintes sur rochers aux temps préhistoriques.

L'illustre conférencier n'est, donc, pas seulement connu et apprécié à l'étranger, mais il a déjà son nom lié à des études archéologiques en Portugal. Écoutons-le, donc, avec toute l'attention que son savoir mérite. La parole est à Mr. l'Abbé Breuil.»

A *Terra Portuguesa*, a quem o professor Breuil dedica particular afeição, sente-se orgulhosa pelo resultado scientifico daquelas conferencias.

IMPRESSIONS DE VOYAGE PALÉOLITHIQUE À LISBONNE

Cher Monsieur et Ami,



À la courte inspection que j'ai faite au travers de l'Age de la Pierre taillée contenu dans les diverses collections publiques et privées de Lisbonne (1) me permet, à titre provisoire, d'exprimer les opinions suivantes :

Il y a du Chelléen typique abondant, où prédomine comme forme caractéristique le coup de poing taillé à grands éclats dans un galet de quartzite procédant des alluvions du Tage tertiaire ou quaternaire. Dans certains gisements privilégiés, comme Casal do Monte, avoisinant les terrains à silex des environs de Lisbonne, les coups de poing en silex apparaissent, mais taillés d'une façon bien typiquement chelléenne; on y trouve aussi des noyaux de forme polyédrique à multiples enlèvements de menus éclats; ils ont été des nucleus, et peuvent avoir servi ensuite comme percuteurs, broyeurs ou pierres de jet; des éclats qui en ont été enlevés, procède un outillage très varié et polymorphe, mais toujours gauche et irrégulièrement travaillé; il s'y trouve nombre de pointes, raclours, grattoirs convexes et concaves, voire même à bec ou museau, perçoirs, etc., qui parfois singent assez bien des outils moustériens et paléolithiques supérieurs, mais que ni la patine, ni le travail ne permettent de séparer des coups de poing chelléens. Il est bon de rappeler que le Préchelléen ou vieux Chelléen de St. Acheul a livré aussi à M. Commont un petit outillage très diversifié et bien plus abondant et varié que celui du Chelléen plus évolué et de l'Acheuléen.

Quelques formes de coups de poing de Casal do Monte, plus fines, parfois lancéolées, paraissent annoncer l'Acheuléen; mais le Moustérien, avec nombreux disques à bords retouchés pour la préparation du plan de frappe, et les éclats provenant de leur débitage et en conservant le talon à facette, y est largement représenté. Comme en Estrémadure espagnole, la retouche est généralement médiocre ou mauvaise.

(1) Je tiens à remercier les conservateurs ou possesseurs de diverses collections que j'ai pu examiner : M. J. Leite de Vasconcellos, directeur du Musée Ethnologique, M. Oliveira Simões, conservateur du Musée de la Commission Géologique, où sont conservées les fouilles de Carlos Ribeiro, Delgado, Costa, etc., M. Vergilio Correia, le Dr. Fontes, M. Mesquita de Figueiredo et M. Antonio Vieira Natividade, de Alcobaça.

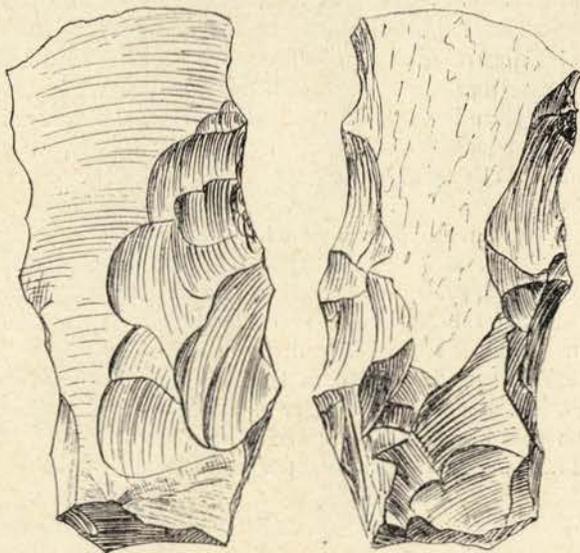


FIG 1 — TRANCHET DE MONSANTO — COLL. V. CORREIA. — ECHELLE: 1/2

IMPRESSIONS DE VOYAGE PALÉOLITHIQUE A LISBONNE

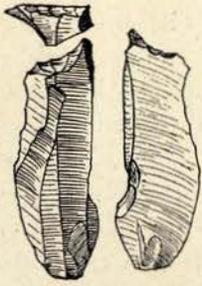


FIG. 2 — BURIN D'ANGLE
(MONSANTO) ECHELLE: $\frac{1}{3}$
COLL. V. CORREIA

Un petit nombre d'objets seulement du même endroit me paraît attribuable au Paléolithique supérieur, bien atypique, à l'exception d'un grattoir caréné subcirculaire à retouche lamellaire excellente (Coll. Fontes).

Un second ensemble des environs de Lisbonne est celui de Monsanto, près Campolide. Ce sont des gisements très vastes (1), jonchés de débris de taille, et situés soit sur le terrain même des gîtes à silex, soit sur les pentes et les hauteurs immédiates. On y compte une demi-douzaine de stations, les unes nettement néolithiques, les autres avec le caractère particulier des stations-ateliers d'extraction de la matière première. Des extractions en galerie ont été constatées en certains points (2); il semble difficile de penser à les reporter à une date pré-néolithique. D'autre part, il y a certainement des éléments paléolithiques anciens; les uns sont acheuléens, comme une magnifique *Limande* de grande taille (coll. Mesquita de Figueiredo) et une autre brisée, plus grande encore, du Musée de Belem; d'autres sont moustériens, peut-être plus vieux, comme le gisement *pur* observable en tranchée dans les limons quaternaires à cailloux de Calçada dos Mestres; on y trouve des disques-nucléus et des éclats, à plan de frappe préparé, parfois retouchés, en procédant. Il existe certains éléments dénotant sûrement le paléolithique supérieur, comme un beau burin d'angle à retouche latérale oblique (coll. V. Correia), mais l'élément plus important demeure d'aspect indécis; il comprend un outillage massif de broyeurs, concasseurs, percuteurs, éclats, ébauches d'outils incertains

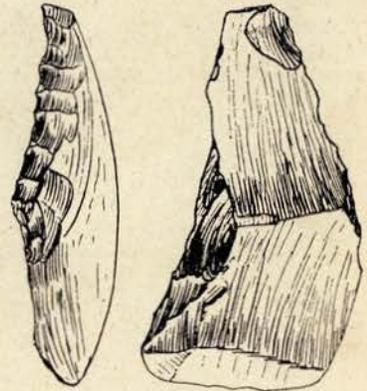


FIG. 3 — TRANCHET DE MONSANTO.
COLL. V. CORREIA. ECHELLE: $\frac{1}{3}$

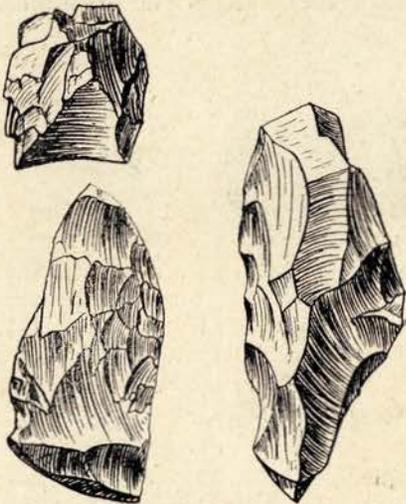


FIG. 4 — DEUX PICS DE MONSANTO
(COLL. V. CORREIA) ECHELLE: $\frac{1}{3}$

encore, moins volumineux, d'une interprétation fort délicate. L'ensemble rappelle les grands ateliers de Spienne, de l'Yonne, de la Somme, de l'Oise, de l'Angleterre du sud, du Bergeracois, du Mont Ventoux, etc., où, sur un fond de stations paléolithiques établies à proximité de la matière première, se sont accumulés d'énormes masses de débris néolithiques. Au travail spécial du mineur, du carrier, du débiteur de blocs, correspondait forcément, à Monsanto comme ailleurs, un outillage approprié, souvent grossier et vulgaire, et qu'on ne retrouve jamais en dehors des endroits même où il était utilisé. Il suffit, par exemple, pour avoir une idée de ces différences

(1) Découverts par M. M. Bouvier-Lapierre, Vergilio Correia e Mesquita de Figueiredo.

(2) Paul Choffat, — *Exploitation souterraine du silex à Campolide aux temps néolithiques* (Archeologo Português, vol. XII, pag. 338).

IMPRESSIONS DE VOYAGE PALÉOLITHIQUE A LISBONNE

fonctionnelles, de comparer, dans l'Oise, la station d'habitation du Camp de Catenoy, à silex importés de 3 à 4 kilomètres, avec la station minière du bois d'Erquery, à Nointel, d'où ce silex provient: on pourrait croire aux outillages de deux époques distinctes. Il n'est donc

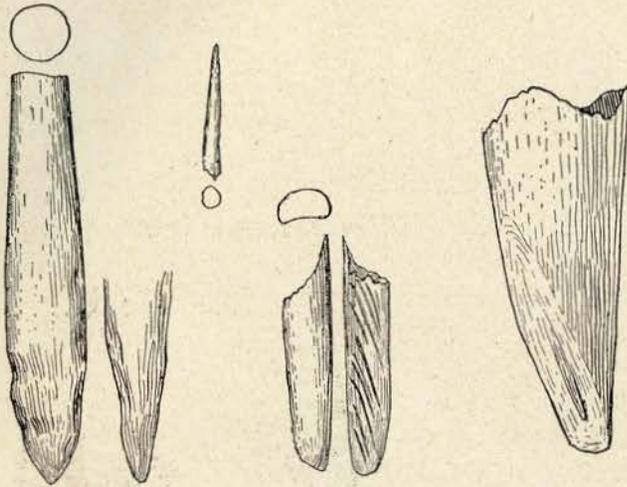


FIG. 5 — FRAGMENTS DE SAGAIES EN BOIS DE CERF (CASA DA MOURA, CESAREDA) ECHELLE: $\frac{1}{3}$

pas sûr que les gisements-ateliers néolithiques de Monsanto soient d'une âge différent des ensembles néolithiques connus par ailleurs. Il est vrai qu'il y a un certain nombre d'outils analogues aux pics, aux tranchets, aux ciseaux campigniens et dérivés, de notre néolithique nord-européen; mais beaucoup de ces objets peuvent être la première forme ébauchée de pointes de javelot ou de lance, ou même simplement le premier équarissage d'un nucleus en préparation.

A noter que dans les collections de M. Natividade, de Alcobaça, provenant de grottes funéraires à plaques, flèches et longues lames, il existe un joli pic et plusieurs outils analogues.

La grande différence entre les gisements dont nous parlons et ceux du nord consiste d'abord dans la rareté relative des outils qui ressemblent au pic, au ciseau, au tranchet surtout; l'absence du tranchet passant à la hache en silex, tout à fait inconnue ici, même à l'état d'ébauche; la rareté du gros grattoir rond ou ovale, si répandu au nord de la France avec les objets précédents, et celle du grand perçoir existant cependant ici, parfois très beau, mais exceptionnel.

Ces différences sont d'une importance capitale, car elles permettent sans doute d'attribuer les analogies morphologiques entre le Campignien et les stations-ateliers de Monsanto

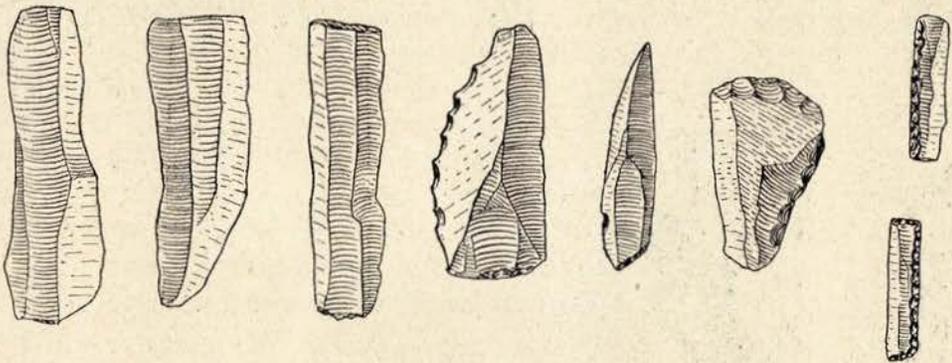


FIG. 6 — INSTRUMENTS EN SILEX DE CASA DA MOURA (CESAREDA), ECHELLE: $\frac{2}{3}$

à une convergence industrielle et non à une parenté ethnique; cette constatation n'est pas un élément d'éclaircissement dans le problème de leur âge; celui-ci, complexe, s'étend incontestablement, nous l'avons vu, depuis l'Acheuléen, par le Moustérien et le Paléolithique

IMPRESSIONS DE VOYAGE PALEOLITHIQUE A LISBONNE

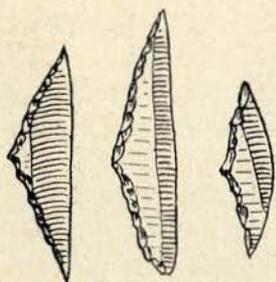


FIG. 7 — SILEX DE COVA DA ONÇA
(GRANDEUR VRAIE)

supérieure jusqu'au Néolithique vrai, auquel est attribuable la masse principale. En dehors d'une stratigraphie régulièrement établie, et que l'épaisseur des dépôts sur pente permettrait de tenter, l'attribution de telle ou telle pièce à un âge déterminé restera toujours une question d'appréciation plus ou moins subjective.

LES CAVERNES

On pourrait espérer également tirer des enseignements de l'étude des cavernes; malheureusement, les données paléolithiques qui en proviennent sont extrêmement rares et réduites.

La grotte de Furninha, à Peniche, est bien connue déjà: au niveau de 7^m, correspond le coup de poing d'aspect cheléen, et des éclats et lames de silex et de quartz laiteux d'aspect moustérien; au niveau de 6^m, paraissent des éclats de silex tout-à-fait inutilisables. A 4^m,20, se retrouvent des éclats de quartzite d'aspect plutôt moustérien, et à 4^m, une lame moustérienne typique.

Une autre lame, large, assez mince, à talon à facettes, d'aspect moustérien évolué, et d'autres débris de lames et de nucleus d'aspect paléolithique supérieur procèdent d'une grotte de la Serra dos Molianos, près Alcobaca.

Dans la collection extraite d'une des grottes néolithiques fouillées par M. Natividade, j'ai constaté plusieurs éclats d'aspect et patine moustérienne. Un sondage plus à fond s'y imposerait et amènerait peut-être quelque trouvaille.

L'ensemble le plus net est fourni par les couches à ossements de lapins de la Casa da Moura, de Cesareda, où, avec plusieurs fragments de sagaie de bois de cerf, d'aspect magdalénien ancien, et un lisseur de même matière, ont été trouvés des lames, un grattoir sur bout de lame et des lamelles à bords parallèles, dont un rabattu, et bout retouché carrément, qui semblent bien magdaléniens aussi (fig. 5 e 6).

On voit que la connaissance du Paléolithique supérieur en Portugal est encore rudimentaire: on possède juste assez de documents pour pouvoir affirmer son existence, et c'est tout.

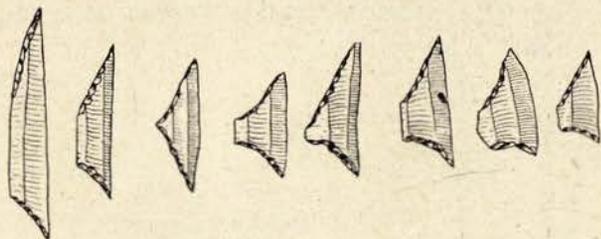


FIG. 9 — SILEX GÉOMÉTRIQUES DE CABEÇO DE ARRUDA ET
MOITA DO SEBASTIÃO. ECHELLE: 1/2

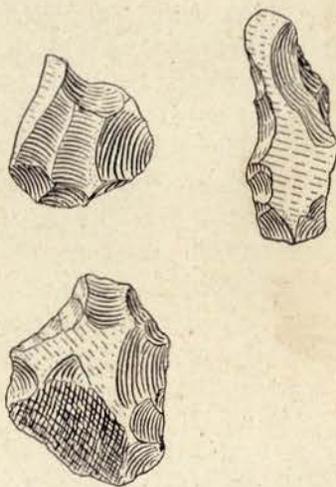


FIG. 8 — BURIN, GRATTOIR RONDET
DA COVA DA ONÇA. ECHELLE: 1/2

LES AMAS DE COQUILLES DU TAGE

Je n'ai pu, à cause de la date de mon voyage et des difficultés d'accès, les étudier sur place; j'ai vu les colle-

IMPRESSIONS DE VOYAGE PALEOLITHIQUE A LISBONNE

ctions réunies par Ribeiro, et j'ai examiné les silex et autres cailloux avec attention.

L'un des amas de coquilles, *Cova da Onça*, présente de petits silex géométriques (fig. 7) exclusivement triangulaires, détail qui me semble plus primitif, ainsi que

la présence d'un burin d'angle (1 exemplaire); à part les lamelles accoutumées et les nucléus afférents, je ne puis signaler que deux autres objets retouchés: un grattoir épais et court, irrégulier, et un éclat allongé à un bord retouché (fig. 8).

Les deux autres localités de *Cabeço d'Arruda* et de *Moita do Sebastião* (1) entièrement dénués de burins, ont des silex géométriques très exceptionnellement triangulaires, plus souvent trapézoïdaux, et passant parfois à la lame de canif à base retouchée obliquement et bord gauché rabattu vers la pointe (fig. 9).

L'outillage accessoire comprend des centaines de lames et lamelles non retouchées, et un nombre d'outils infiniment restreint. A *Cabeço d'Arruda*, je n'en ai noté que trois, dont deux petits grattoirs subcirculaires, épais, et un éclat rectangulaire à retouche unilatérale. A *Moita do Sebastião*, diverses lamelles sont retouchées (fig. 11), soit avec un tranchant rabattu, une fois du côté du plan d'éclatement et tout le long, une autre fois obliquement vers la pointe, soit à terminaison en perceur et bords retouchés, parfois à encoches multiples. Il s'y trouve par ailleurs (fig. 12) une racloir concave, un grossier grattoir-rabot à profil caréné, et un éclat court, tenant du grattoir et de la *Pierre à fusil*, comme il y en a beaucoup dans l'Azilien français.

L'absence totale, ou presque, du burin, éloigne les gisements portugais des stations paléolithiques finales aziliennes ou capsiennes, où ils existent toujours, et les rapproche de nos stations tardenoisiennes. Mais, ici comme ailleurs, ce Tardenoisien n'a encore rien de néolithique, bien que les types trapézoïformes qu'il a créés pour des besoins spéciaux aient survécu dans les milieux néolithiques de la Péninsule, ainsi que M. Siret l'a démontré dans ses explorations de la province d'Almeria et qu'on puisse *parfois* le constater dans certaines grottes sépulcrales ou dolmens, v. g. l'une de celles d'Alcobaça (2).

L'origine de cette industrie n'en est pas moins dans l'évolution du Paléolithique final sud-ibérique, ainsi qu'est en train de le démontrer M. Miguel Such, près de Malaga, dans ses fouilles de *Los Cantales*; on ne saurait donc, à mon sens, l'in-

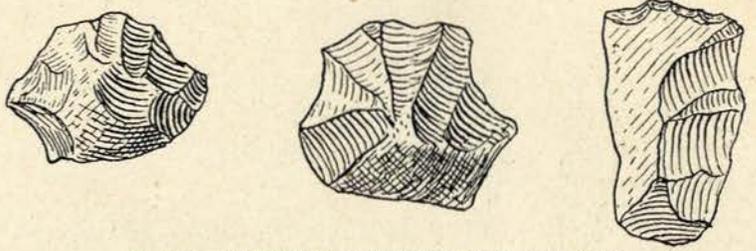


FIG. 10 — GRATTOIRS DE CABEÇO D'ARRUDA (GRANDEUR VRAIE)

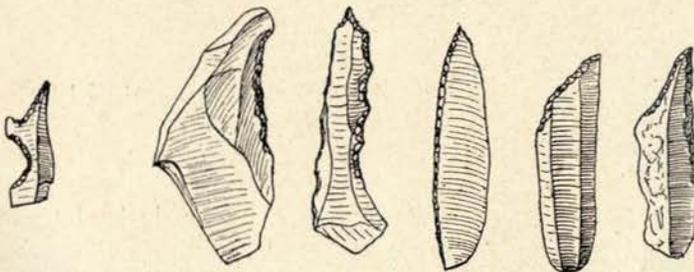


FIG. 11 — LAMELLES RETOUCHÉS DE MOITA DO SEBASTIÃO. ECHELLE: 2/3

(1) A signaler un gros coup de poing chelléen en quartzite usée, que les tardenoisien ont rapporté au gisement de Moita do Sebastião.

(2) Cfr. Vieira Natividade, *As Grutas de Alcobaça*.

IMPRESSIONS DE VOYAGE PALEOLITHIQUE A LISBONNE

tercaler avec raison entre le *faciès industriel d'exploitation* néolithique de Monsanto et le Néolithique sépulcral, dont le mobilier, par ses flèches et ses lames, en paraît cependant moins éloigné.

Telles sont, écrites un peu vite, les notes que je puis vous remettre sur mes impressions de voyage paléolithique en Portugal, ou, pour mieux dire, à Lisbonne.

Elles peuvent, peut-être, avoir quelque intérêt pour ceux d'entre vous qui s'intéressent particulièrement à ces questions; je souhaite que leurs explorations soient fructueuses, qu'elles augmentent beaucoup la documentation actuelle, principalement sur les points où elle laisse à désirer, et je demeure à la disposition de ceux qui croiraient utile de recourir à l'expérience acquise que je puis avoir sur ces questions.

H. BREUIL.

Prof. à l'Institut de Paléontologie Humaine
PARIS

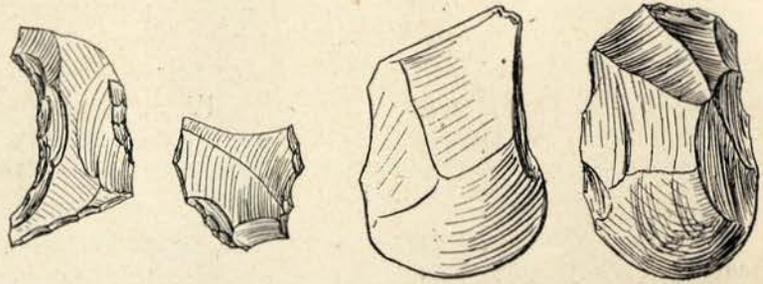


FIG. 12 — DIVERS OUTILS EN SILEX DE MOITA DO SEBASTIÃO. ECHELLE: $\frac{2}{3}$



O ENTRUDO

No Minho, o entrudo tem o seu início a vinte de janeiro, dia de S. Sebastião. Desde essa data aparecem: às portas das capelistas, as «carêtas» (mascaras de cartão pintado); nas mercearias, os cartuxos de pó de goma, para os «esquiçotes» às creadas de servir e o jogo dos namorados para as janelas; e nas tendas, em dias de feira, os pacotes com «brilhantes» (quadrados minúsculos de papeis de côr) para espalhar nas tranças, como é uso e prazer dos lavradorotes folgasões.

A dois de fevereiro, na romaria da Senhora da Luz ou das Candeias, aparecem os primeiros mascarados. Depois, de domingo em domingo, joga-se, entre grupos de quatro pessoas, a «panela», utilizando os trastes de barro já inúteis para a cozinha. Este jogo toma grande incremento em domingo gordo. Na tarde d'esse mesmo dia aparecem, nas cidades e no campo, variadíssimas figuras carnavalescas, e são costumados os «bandos», num carro enfeitado com heras, do meio do qual, de quando em vez, surge um operário verboso, que recita uma sátira aos figurões da localidade.

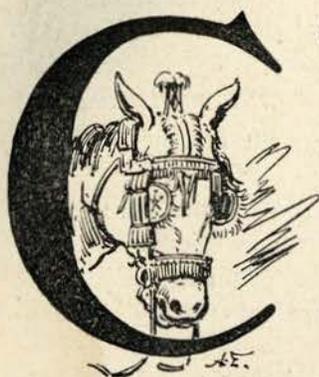
Terça-feira de entrudo, ao cair da noite, ouvem-se no campo muitas buzinas, gritando para longe as coisas mais obscenas deste mundo. Volta e meia, ouvem-se tiros. É o enterro do entrudo. Numa padiola, á luz de chumieiras de palha, o defunto (um môno revestido com um lençol velho) vai para a sepultura, com carpideiras. Em volta, os rapazotes, dando saltos e fazendo momices, desfecham as espingardas. Pelo colorido e a algazarra, é quasi que uma scena macabra. E assim, neste tom de monotonia e falta de espirito, é que decorre o carnaval na alegre terra do Minho.

A. G.

DO ALEMTEJO

IV

JAEZES ORNAMENTADOS (EXTREMOZ — PORTALEGRE — ELVAS)



Como succedeu com tantas outras industrias populares, a dos jaezes ornamentados, outr'ora certamente diffundida por toda a provincia alemtejana, onde teve a maior voga, abrigou-se tambem, ameaçada pela onda do progresso, á protecção das muralhas derrocadas d'alguns burgos ricos — aquelles que melhor existencia lhe podiam assegurar.

Fôra dos principaes centros e da influencia das grandes casas de lavoura, como sustentar a concorrência desleal do trabalho sem arte?

Por isso vamos encontrar em Evora, em Elvas, em Portalegre, e principal-

mente em Beja e em Extremoz, sem que a sua localização obedeça a determinada região ethnographica, as officinas dos já raros correeiros artistas.

Lento, mas triste, tem sido o declinar crescente d'esse labor bemdito, de velhas tradições, que cobria todo o país de além do Tejo...

Charneca fôra, lá longe, a quebrar o pardo da paisagem, divi-

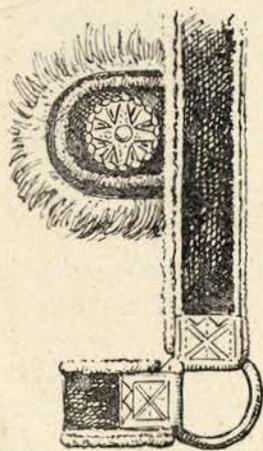
savam-se rastos de côr, que nuvens de poeira quasi apagavam. Eram récuas de machos carregados, a badalar chocalhos, trilhando cami-

nhos abertos no mato.

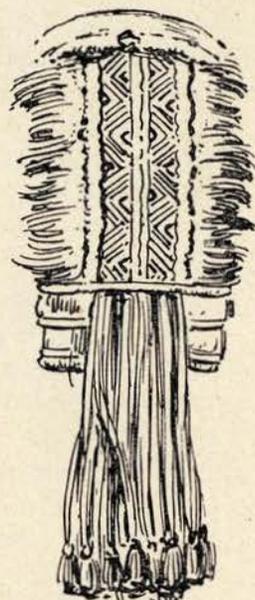
Extranho espectáculo, o d'esse campo de feira, que milhares de cabeçadas e «atafaes» vermelhos, esbraseando ao sol, matizam como um arraial minhoto; caprichosa polychromia, ainda hoje, a d'essas lojinhas de paredes caiadas e tectos de enormes traves, onde as peças mais garridas,

penduradas á porta, parecem rir para nós e dizer que entremos!...

Pobres artistas do povo: não deixeis morrer uma arte tão linda, que haveis de ser abençoados por quantos souberem ver, nas côres dos vossos jaezes, toda a belleza do campo florido que vos inspirou!



ENTRE-OLHO



CRUZETA, TESTEIRA E PENDÕES

Ao luxo dos «atafaes» de Beja, arqueando ao peso dos «pendões», corresponde, em Extremoz, o das cabeçadas — peças em que mais se distingue o trabalho dos correeiros da pittoresca villa alem-

DO ALEMTEJO

tejana. Assim, algumas ha verdadeiramente sumptuosas, feitas de encomenda, tecidas e bordadas com bõrra de seda, como dantes usavam, para os dias de festa, as casas ricas da provincia.

Technicamente, as cabeçadas constam das seguintes peças: «cruzeta», «testeira», «entre-olhos», «focinheira» e «cachaceira». São, quasi sempre, totalmente recamadas de trama de lã, em lindas combinações de côres: — as «cachaceiras», com motivos em zig-zag, amarellos sobre fundo vermelho; as «cruzetas», com bordados de lã, que lembram tiras de mosaico; os «entre-olhos», com estrellas e rosetas de lã e de cordel e rebordados com pello de texugo. Muitas vezes, rematam-as penachos de lã de côres vivas, combinadas, e, das «testeiras», cahem fiadas de «pendões» ou «cadilhos».

Os «atafaes» mais usados, menos ricos do que os de Beja, são de juta, na côr natural, ou em côres diverssas, com a trama e as franjas de lã. Outros, muito simples, são só de cairo, mas todos elles providos de «botanas» de couro, com recortes.

Nos «burnis» («mulins»), tambem se nota o gosto artistico dos correeiros, pois alguns vi ornamentados com faixas e rosetas de lã e enfeites em cruz nos «encostos».

Antigamente, segundo me informam, havia, na região, grande luxo nos jaezes, quando todos os trasportes eram feitos a dorso de besta e se viajava de cavallaria.

Usavam-se, então, «peitoraes» ricos, como os «atafaes», guarnecidos de guizos, e albardões com chocalhos pendentes dos «arcos», para distrahir da monotonia do caminho.

Para tecer as peças dos jaezes, usam, em Extremoz, teares verticaes, como os de Beja.

Em Elvas, está a industria menos florescente: vêem-se já bastantes arreios não ornamentados, e os que o são, apresentam-se mais simples, cobertos de trama de lã vermelha, com desenhos geralmente em amarello.

Se é certo, como parece, que os jaezes ornamentados, de tradição mourisca, nos vieram de Hespanha, a velha cidade fronteiraça cedo deixou perder, infelizmente, esse pittoresco uso.

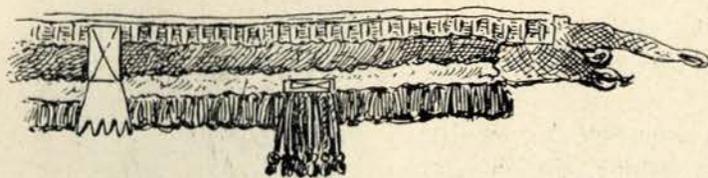


CABEÇADA ANTIGA (PORTALEGRE)

ATAFAL COM FRANJAS, BOTANA E PENDÕES

Na região de Portalegre, ainda tão cheia de character, tambem os jaezes modernos são de grande simplicidade, embora recamados de lã de côres.

DO ALEMTEJO



ATAFAL (EXTREMOZ)

A cabeçada que, a meu pedido, Antonio Quaresma alli desenhou, é uma peça antiga — a mais linda que conheço do trabalho alemtejo — cujo local de fabrico me não foi pos-

sivel averiguar — toda de coiro e lã verde-musgo e coroada por um gracioso cocar, no qual se abre um pequenino nicho que um vidro protege e onde se vê o registo de um santo de devoção.

A arte e a crença — os dois symbolos de todo o bom povo de Portugal! . . .

Quando, entre nós, se olhar condignamente pelas artes populares, assegurando-lhes existencia propria e estudando-as sob o aspecto, tão suggestivo, do que ellas representam como demonstrações do character, do sentimento e do espirito da raça, a dos correeiros alemtejanos decerto não será esquecida. Clamarão, então, em seu favor alguns seculos de existencia, através de muitas gerações; não a deixará morrer a mais sagrada herança de pai para filho — a da sua arte.

No matiz caprichoso dos jaezes, nos seus desenhos geometricos, na sua technica primitiva e no seu esplendor, palpita toda a graça do Alemtejo mourisco de outros tempos.

Por isso eu creio firmemente que o povo, porque n'elles encontrará sempre alguma coisa d'elle proprio, será, embora inconscientemente, o seu melhor defensor.

V

UM ENTERRO EM PORTALEGRE

Portalegre, que é das terras alemtejanas menos descaracterizadas pelo modernismo, tal como o entendem, infelizmente, muitos dos nossos chamados «artistas», é, tambem, uma das que mais conservam certos costumes tradicionaes, em outros pontos da provincia ha muito desaparecidos.

Confirmam-o o largo uso da «mantilha», a que já me referi e que constitue, ainda hoje, o trajo feminino mais em voga para sahir á rua, e o modo curioso como alli se fazem os enterros :

A' frente, vae um rapaz de opa vermelha e sobrepeliz, com a cruz alçada ; depois, o padre e outro rapazinho, vestido como o primeiro, segurando a caldeirinha ; segue-se o caixão, todo preto e com uma grande cruz amarella, levado por quatro homens, e fecha o cortejo o povo que acompanha.

De tempos a tempos, em plena rua, param ; o padre lê algumas linhas de mau latim, e novamente tudo se põe em marcha, até ao campo-santo.

Assim vão a enterrar os mortos de Portalegre — tal como foram, decerto, todos os seus antepassados.

D. SEBASTIÃO PESSANHA.

A FESTA DE S. MAMEDE DE JANAS

COM Luis Keil, meu colega do Museu de Arte Antiga, fui-me por uma soalhenta manhã de agosto deste ano a vêr a festa de S. Mamede de Janas.

Partidos da frescura da aldeia, que, já perto de Colares, se aconchêga num recôvo das faldas declivosas e emsombreadas da Serra de Sintra, tivemos de atravessar um largo trato de estradas velhas, ora desenroladas á orla de varzeas fôfas, onde os cachos da «terra dura» amadureciam, ora dobradas no acompanhar das corcovas pedregosas das colinas, por fim enterradas entre arrifes arentos, talhados na velha duna, hoje coberta de vinhedo, com o ramisco magro pingolejando.

O caminho pareceu-me curto. Luis Keil é, para a região, o guia ideal. Não ha quinta, casal ou lugarejo, de que não conheça o nome, a historia, a origem. Ficou-nos atraz o «Vasco» e o seu arruinado solar quinhentista; é ali a «Quinta da Areia», onde tantas e tantas antigualhas se encontraram; lá em cima, á direita, antes de chegar aos Moinhos da Torre, jaz o velho casarão desmantelado, de portas em ogiva, que foi erguido para convento e nunca serviu mais que para amparar o casalejo que se lhe anichou dentro.

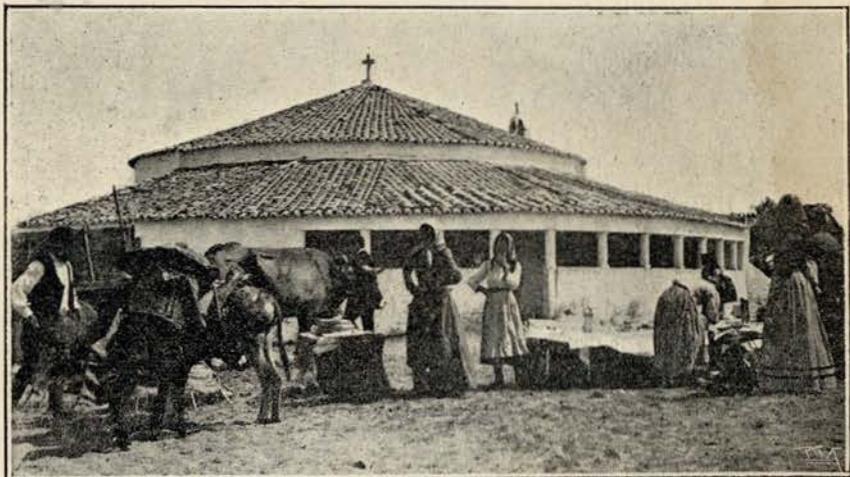


FIG. I — A CAPELA DE S. MAMEDE

E que admira que o meu camarada conheça, pedra a

pedra, a historia da região! Paira ainda por toda ela, respeitada e saudosa, a memoria de Alfredo Keil, o grande pintor, o amador de cousas velhas, com quem aprendeu a amar este torrão. E do que depois estudou e investigou sobre o ultimo e delicioso recanto da Europa, dirá, numa monografia colareja, o melhor e o mais curioso...

Janas! Uma aldeia de casas brancas largamente disseminadas, salpicada de poços cobertos com um barrete tronconico de pedra, que as faz assemelhar ás *cabanas pastoris* de todas as regiões calcareas de Portugal...

A capela de S. Mamede ergue-se sobre um cômodo de areia, a um quilometro do povoado, encravada entre dois scenarios antagonicos, mas igualmente grandiosos: o da Serra, a mais linda serra da Europa; e o do mar, o mais glauco mar do universo.

E' alegre, redonda, caiada como um pombal, acompanhada, pelo sul, de uma alpendrada, que se abre, sorrindo, para a paisagem.

A FESTA DE S. MAMEDE DE JANAS



bilhas de Mafra alinham-se, regulares, afo-guedas e brilhantes; as bugigangas e as al-faias agrícolas estiraçam-se na areia ductil, indiferentes á canícula.

Acorreram á festa as gentes e os gados de entre a Serra e o Mar.

Chegam as saloias nos seus burros lan-sudos e tranquilos, sentadas sobre os alfor-ges de bocas policromadas, segurando as suas sacas grandes, bordadas com ingenuidade e muita cõr; e, no mesmo chouto em que as mon-tadas assomaram á corõa do outeiro, dão tres voltas á capela. Desmontam e prendem os animaes ás varas que se estendem ao longo



FIGS. 2 E 3—O GADO DANDO AS VOLTAS RITUAES



FIG. 4—UM ASPECTO DA CAPELA, COM A PEQUENA CAPELA-MÕR E A ALPENDRADA

O habitual socego em que amodorra, isolada como um ere-mita, é hoje perturbado pelo bu-licio da festa. Cerca-a, a pouca distancia, uma palissada de car-ros de bois, onde os pipos de vi-nho, emsombrados de ramalhos, imperam, solenissimos, babados de rôxo. Armou-se no cabeço um mercado de ocasião, e, sobre o areal escaldante, as melancias repousam, como montes de cas-calho, sob troncos cortados nos pinhaes visinhos; as panelas e as

dos muros divisorios das propriedades, onde já dezenas de ou-tros vão moendo as longas horas de es-pera.

Lavradores, aguilhada ao ombro, conduzem á sóga os bois, as vitelas malhadas, as vacas leiteiras, fazendo-as dar as voltas rituaes, ar-rastadamente.

Agora, é um gru-

A FESTA DE S. MAMEDE DE JANAS

po de rapazes da Malveira, do lado de lá da Serra, que vieram á festa, calças apertadas modelando a perna, jaquetas curtas, barretes negros, varapaus ao alto. Foliando, em grupo cerrado, fazem os circulos consagrados, que vão findar numa espiral muito apertada em volta dos barris do ramisco afamado dos Gomes.



FIG. 5 — NO INTERIOR

E novos gados vão chegando sempre, os cachaços e as cabeças adornadas de fitas, as campainhas e os chocalhos tangendo a canção dolente e entrecortada das pastagens.

Toca a sineta do campanariosinho. E' a hora da missa, e tudo entra para a capela.

O interior é circular, nu, desataviado. Ao centro, ergue-se, sobre o lagedo que reveste o solo, uma especie de nicho formado por seis colunas toscanas, escuras da humidade, entre as quaes uma lampada grande, de latão, bruxuleia.

E' severo e triste o conjunto, apesar das nodoas brancas que os boisinhos de cera, pendurados nas grades, suspensos da talha do altarsinho modesto—onde um santo tosco olha um animal informe que se lhe ajoelha aos pés—, anichados sobre os abacos das colunas, poem em tudo. Cada um destes boisinhos miniaturaes

tem ao pescoço as mesmas fitas de côr que os verdadeiros trazem para a festa, as mesmas medidas que os festeiros vendem na sacristia. Tudo isto nos leva o espirito para tempos recuados, de outros costumes e outras religiões. E estaremos nós, por acaso, no mesmo lugar em que um santuario se ergueu a uma divindade pagã?

Tem-se transmitido através de memorias e monografias regionaes a opinião de que a capela de S. Mamede foi um templo romano. O edificio que lá se vê hoje é uma construção do seculo xvii; mas certo é que, encostada á capela, encontrei, ha uns oito anos, uma ara romana inscrita apenas com as letras D. M., que indicam uma consagração aos Deuses Manes, a qual consegui levar para o Museu Etnologico. Perto do santuario, tem aparecido sepulturas romanas, e eu proprio vi ainda na aldeia um fragmento de ara esculpida, encastoadada num curral

de porcos, um pedaço de *cupa* funeraria a servir de cunhal, num muro, e um terceiro monumento do mesmo genero, escavado em pia e utilizado para lavar roupa. . .



FIG. 6 — SALOTAS DOS ARREDORES

V. C.

DEFENDENDO-ME . . .

EM mais de um ponto da sua recente edição da obra de Francisco de Hollanda — *Da Pintura Antiga*, refere-se o erudito escriptor sr. Joaquim de Vasconcellos, desfavoravelmente, ao meu trabalho — *A arte manuelina e os criticos*, publicado na revista — *O Archeologo Português* (1) e em separata.

Resumindo e concretizando, as accusações que o sr. Vasconcellos me dirige, são as seguintes:

1. — Que não tenho a menor ideia dos treze additamentos em que s. ex.^a ampliou e novamente documentou, desde 1885 até 1918, o seu parecer sobre a architectura manuelina.

2. — Que, no meu trabalho, compilei, pelo methodo de Vilhena Barbosa, pareceres antinomicos, sem me aventurar a uma opinião pessoal.

3. — Que a companhia de certos *criticos nacionaes* (o sublinhado é do sr. Vasconcellos), em que metti s. ex.^a, é demasiado mixorofada (*sic*).

4. — Que, tendo-me parecido pouco só architectura, ampliei o termo e imprimi: *Arte manuelina*.

5. — Que não distingui por meio de aspas os pareceres alheios do meu, o que dá ao trabalho commentado o character de um mosaico ou — *salada esthetica* (*sic*).

6. — Que me constitui arauto da opinião de Robinson sobre a influencia hindú na architectura manuelina, e acho convincente a argumentação do escriptor inglês.

7. — Que, segundo parece, não estudei ainda a obra de Walter Crum Wattson — *Portuguese Architecture*.

8. — Que recuso a s. ex.^a a qualidade de historiador.

Eis, muito singelamente e sem de modo nenhum querer maguar um amigo a quem tanto préso, um mestre a quem tanto devo, as minhas respostas:

1. — A' excepção do artigo, ou artigos, publicados na *Illustração Transmontana*, e, porventura, de algum dos insertos no *Commercio do Porto*, conheço todas as fontes que o sr. J. de Vasconcellos cita. Penso, porém, que em nenhum dos seus escriptos posteriores á conferencia realizada em Coimbra, em 1885, o sr. Vasconcellos modificou essencialmente as opiniões então expendidas e por isso extractei apenas esse trabalho. E não sou eu só quem assim o entende. E' tambem o proprio sr. Vasconcellos. Em carta que tenho archivada e na qual accusa a recepção da minha separata, escreve s. ex.^a: — «A' minha conferencia de 1885, que considero intacta na doutrina, tenho que fazer apenas um additamento, em

(1) Tom. XXII, pag. 54-69.

harmonia com a minha these de concurso.» A referencia feita na these vem *ipsis verbis* transcripta a pag. 5 da separata (pag. 55 do *Arch. Port.*).

2. — O meu intuito não foi escrever uma memoria sobre a arte manuelina. Ainda que só da architectura tratasse, teria de realizar um trabalho amplo, que me desviaria de outro, que me tem occupado, e occupará ainda por largo tempo. O meu intuito foi, precisamente, *compilar*, resumir, com clareza e fidelidade, as opiniões dos criticos, historiadores e artistas, nacionaes e estrangeiros, que têm tratado da arte manuelina, julgando ser assim util áquelles a quem os problemas da arte nacional interessam, e tanto mais util, quanto é certo que alguns dos pareceres extractados se encontram em publicações que não são de facil consulta. Não era força, portanto, que eu expusesse a minha opinião, — que, todavia, de algum modo transluz das conclusões com que fecho o meu despretencioso trabalho.

3. — Desde que o meu fim era apresentar aos leitores a serie completa dos pareceres emittidos, desde Varnhagen até ao sr. Lampérez y Romea, ácerca da arte manuelina, não podia estabelecer qualquer selecção ou precedencia, a não ser a precedencia chronologica. Nenhum dos auctores chamados a depôr deve, pois, considerar-se honrado, ou deshonorado, com a companhia.

4. — Algumas das opiniões expostas applicam-se tambem ás artes decorativas. Dahi, o ter escripto *arte*, e não *architectura*.

5. — Não empreguei aspas ou comas, porque, em geral, para me não alongar muito, não transcrevi: extractei. Confesso que a disposição typographica do meu trabalho não é das mais felizes e que deveria ter separado, por uma ou duas linhas em branco, os varios depoimentos e mandado compôr em typo distincto do empregado no texto os nomes dos depoentes. Quem ler com attenção, não se confundirá, porém, facilmente; e as conclusões, que, em certa maneira, envolvem a minha opinião, encontram-se no final, nitidamente separadas dos pareceres expostos.

6. — Poderia ter registado a referencia do inglês Robinson, que nem por isso deveria ser considerado *arauto do seu «hinduismo»*. Sê-lo-hia tanto, como o sou do «*anti-hinduismo*» do sr. Antonio Augusto Gonçalves. Mas NEM SEQUER CITO ROBINSON, que tratou da nossa antiga escola de pintura, e só por incidente allude á architectura manuelina! Com que fundamento escreve, pois, o sr. J. de Vasconcellos que eu me constituí *arauto do «hinduismo»* daquelle escriptor e declaro convincente a sua argumentação?!

7. — Fui, decerto, das primeiras pessoas que, em Portugal, adquiriram e leram a obra do illustre architecto inglês Wattson, que repetidas vezes tenho proclamado uma das mais conscienciosas que estrangeiros teem dedicado á arte portuguesa. Por indicação minha a adquiriram para as suas bibliothecas o Conselho de Arte e Archeologia da 1.^a circumscripção e a Sociedade Nacional de Bellas-Artes. Della fiz alguns extractos, que todos os annos faculto aos meus alumnos na Escola de Bellas-Artes de Lisboa, que não são obrigados a conhecer, e, em geral, não conhecem, a lingua inglesa. No proprio trabalho que suscitou as observações do sr. J. de Vasconcellos, resumo (pag. 10 da sep., pag. 60-61 do *Arch. Port.*) a opinião de Wattson ácerca da architectura manuelina.

8. — Todos que me têm concedido a honra de ler os meus escriptos e ouvir as minhas lições e conferencias, sabem que cito amiude, com palavras de justo apreço, os trabalhos do sr. J. de Vasconcellos no campo da historia da arte nacional.

Na preciosa obra — *Arte Romanica em Portugal*, devida á iniciativa do sr. Marques Abreu, em dois pontos se refere o sr. Vasconcellos á minha obscura individualidade ; e, se, da primeira (no texto da erudita conferencia que serve de commentario á primorosa serie de photogravuras daquelle distinctissimo artista), o faz em termos tão lisonjeiros, que os tenho por immerecidos, — da segunda (na Bibliographia), é menos justo para commigo, ao apreciar o meu trabalho — *A Sé Velha de Coimbra*.

Não era minha intenção responder ao sr. Vasconcellos ; mas, como não posso ficar silencioso perante as suas inconsideradas referencias ao meu outro artigo, aproveitarei a occasião para oppôr algumas observações ao commentario com que s. ex.^a acompanha o registo daquelle breve monographia.

Affirma o sr. Vasconcellos não lhe parecer que, com ella, eu «adeantasse um passo sensível ao que já era sabido sobre a Sé Velha de Coimbra.» Devo esclarecer que pretendi apenas, aproveitando trabalhos anteriores, nomeadamente os dos srs. dr. Augusto Mendes Simões de Castro e Antonio Augusto Gonçalves, e as minhas proprias notas, iniciadas em 1899, e successivamente ampliadas, em repetidas visitas ao famoso monumento, até outubro de 1917, traçar delle uma descripção clara, methodica e, embora summaria, completa. Pessoas auctorizadas (entre ellas o sr. Antonio Augusto Gonçalves, em carta que desvanecidamente guardo), affirmaram-me que o consegui. Tanto me basta, porque mais longe não quis ir.

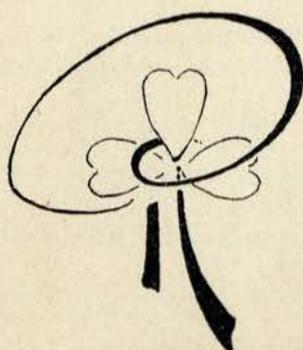
Nota ainda o sr. Vasconcellos que o meu trabalho «appareceu em os n.^{os} 21 e 22 da Revista *Terra Portuguesa*, que, não trazendo datas nos seus numeros, difficulta, frequentes vezes, as affirmações de prioridade, que têm de ser discutidas devidamente, com a audiencia de outros auctores interessados no assumpto». Confesso que não percebo. . . Naquelle monographia, simplesmente descriptiva, nenhuma affirmação de prioridade faço, nenhuma precedencia desejo registrar a meu favor.

Quanto á falta de datas, cái, mais uma vez, o sr. Vasconcellos em lamentavel inadvertencia. O fasciculo 21-23 (e não 21-22) da *Terra Portuguesa* é datado, como todos: — Outubro-Dezembro de 1917; e o meu artigo — *A Sé Velha de Coimbra* saiu igualmente datado, na separata: — Dezembro de 1917.

Referindo-se ao sr. dr. José de Figueiredo e a mim, invoca o sr. Joaquim de Vasconcellos, — e creio que o faz com absoluta sinceridade, — o conhecido lemma: — «*Amicus Plato, sed magis amica veritas*». Com igual sinceridade o invoco eu tambem, ao responder a s. ex.^a.

D. JOSÉ PESSANHA.

Hervas misticas



EPUTO elemento complementar para a seriação dos costumes nacionaes enumerar as diversas «hervas misticas», umas constituindo verdadeiros amuletos, outras atributadas de virtude medicinal. Se bem que, na cantiga referida por Eça de Queiroz

Todas as hervas são bentas
Em manhã de S. João

o certo é que se torna sobremodo arrojado catalogar todas aquelas que de facto o sejam, sob o ponto de vista popular.

Não pode, pois, revestir pretenções a exigua colectanea que damos agora e perante a qual seria justificada a desaprovação dos botanistas, ou ainda, a dos herbanarios. Um dia, Ramalho Ortigão, que soube, como poucos, servir a nossa terra, não teve mão em si que não firmasse um rosario de «sanjoaneiras», onde ha quadras, como estas, tipicas:

Nos campos d'Aljubarrota
S. João botou chamados
Para ressurgirem os mortos
Da ala dos namorados.

A' beira do mar sentado
S. João tocou trombeta
Para dar noivas aos noivos
Da antiga nau Catrineta.

No claustro d'Odivelas
S. João tocou tambor
Para acordar almas de freiras
Que morreram por amor.

Pois bem! Com não menor carinho pelos costumes humildes do rincão bem amado, eis o que, em jornadas por diferentes pontos, apreciei, quanto a «hervas misticas». Possivel é que a mesma planta surja com dois ou tres nomes dissimilhanes, outorgados pelas varias regiões onde lhes colhi a designação. A destrinça, todavia, não cabe ao escriptor que a si unicamente se reserva a tarefa de constatar o facto, pelo que a ele se prende de nobremente tradicional:

Eis, pois: Alecrim, alfadega, alfazema, almiscar, arruda, funcho, herva doce, herva cidreira, hortelã pimenta, maçã camoeza, manjaricão, mangerona, malvarosa, murta, néveda, limonete, rosmaninho, salva, segurelha, serpão, tomilho, trevo, vergamota.

E não nos despedimos, por emquanto, do inquerito, que proseguirá a seu tempo.

SEVERO PORTELA.

UM DOCUMENTO DO PINTOR PEDRO ALEXANDRINO

Devido á amabilidade do nosso amigo, sr. D. Pedro de Lencastre e Tavora, um dos actuaes possuidores do valiosissimo cartorio da casa dos Marquezes de Abrantes, publicamos este interessante documento de Pedro Alexandrino de Carvalho — um dos mais notaveis pintores portuguezes da segunda metade do seculo XVIII:

Rellação dos Paineis de Figuras que Pintei nos tectos das Sallas do Palacio do Ill.^{mo} e Ex.^{mo} Snr. Marquez de Abrantes.

Na primeira Salla, os dois Paineis grandes: O primeiro representa Venus pedindo a Vulcano as Armas para seu Filho Eneas, acompanhada das tres Graças, Euphrosyna, Thalia, e Aglaia Vulcano com os Cyclopes trabalhando na Forja.

O Segundo Painel consta de Juno pedindo a Eólo solte os Ventos contra a Armada de Eneas; estes Ventos erão Filhos de Eólo, os quaes estavam prezos em Cavernas, e se chamavão; Euro, Austro e Favonio.

Nos quatro Cantos, são os quatro tempos do anno. Nos meios as quatro partes do Mundo, e os Genios das Artes Liberaes.

Na Salla que fica a direita, he Apollo, e o Cavallo Pegazo com as nove Muzas, a saber: Elio, Melpomene, Thalia, Euterpe, Terpsicore, Erato, Calliope, Vrania, e Palymnia.

Na Salla da banda do Mar, os quatro Paineis da banda delle são Fabullas na Agoa, e os outros quatro na Terra.

Da parte da Terra, o primeiro he a Figura da mesma Terra assentada no Carro na parte superior, com hum Castello na Cabeça e huma Cornucopia de frutos no braço direito, e na mão esquerda hum Septro: As quatro Figuras que a acompanhão he, Flora com Flores, Pomona, com Frutos, Seres, com Espigas de Trigo, e Bacco com Folhas de Parra. O mais ornato do Painel he o Rio, os Satiros, e Ninfas.

O Painel virando sobre a direita, he Daphne Filha do Rio Penéo a qual por fugir a Apollo foi metamorfoseada em Loiro.

O Painel que se segue he Venus nascendo das Espumas do Mar e Saturno que foi cauza do seu Nascimento acompanhada de Tritois.

O que se segue da banda do Mar representa Neptuno, e Amphitrite Deoza do Mar sobre uma Conxa, e sua Cometiva se compoem de Sereas, Tritoes, Golfinhos, Cavallos marinhos e Genios.

O que se segue para a parte esquerda he Diana no banho, no qual sendo vista por Acteon o converteo em Viado, e está acompanhada de Ninfas.

O que se segue he a mesma Diana vindo de Noite vizitar o Pastor Endymion.

Os dois Paineis no meio do tecto. O primeiro entrando na Salla he as tres Deozas, Palas, Venus e Juno, pedindo a Páris o Pomo de Ouro que elle prefere a Venus.

O outro he Galatea Nynfa do Mar Filha de Nereo e de Doris a qual foi em extremo amada de Polyfemo que ella desprezou perferindo Acis.

Tritois são meios Homens e meios Peixes. Satiros, são meios Homens e meios Cabras. Sereias meias mulheres, meias Peixes, Genios são Rapazes pequenos. Cavallos marinhos tem patas de Peixes. Ninfas, Filhas do Oceano e de Thethys, as Nereides habitavão no Mar; as Naides nos Rios, as Dryades nos Bosques; as Napeas nas Florestas. Cyclopes são Officiaes de Vulcano tem só hum Olho na Testa. São estas as Figuras de que se compoem os Paineis.



Pinto. Pedro Alexandrino de Carvalho.

N. da R. — A revisão é escrupulosa.

SCENAS DO DOURO



LEANDRO não tinha pressa. Tanto lhe fazia mais meia hora, como menos meia hora. Levava consigo o fiador maximo do bom exito da empresa — a voz das peças de ouro, dos cruzados novos, das terras de vinho e azeite. Contava um pouco com a velha amizade do fidalgo por si e pelo rapaz. O amor de Maria do Rosario, para o caso, é que pouco influiria. Gostava do Duarte, na verdade. Mas quem riscava não era o gostar dela, era o querer do pai. Mesmo para D. António, a amizade valia o menos. O mais valia-o a ruina da sua casa, acabada de arrasar com os ultimos levantamentos realistas, e com a viagem de novembro ao Porto, em que o fidalgo levava estadão de principe, a pretexto da venda dos vinhos velhos da garrafeira, mas á certa para se entender com os maioraes legitimistas. Ora contra essa ruina é que éle lhe levava o remédio — no pedido da morgada em casamento, e no dote prometido, de vinte mil cruzados em peças de ouro, na quinta de Gouvães e na esperança de se juntar, numa só casa, tóda a Valeira. Diante dêste Brasil, e da volta da quinta de

Gouvães á familia, ainda que muito ancho das suas honras e braços, D. António não resistiria.

O rapaz andara na ideia de tornar p'ra Coimbra nêsse outubro, com o Julio Ferreira, tirar a carta em leis e apresentar-se depois. Botara-lhe isso fóra da cabeça, que bôa carta tinha éle nos seus rendimentos. Não o duvidava sequer. O fidalgo aceitava. O casamento fazia-se. Combinava logo a compra da quinta do abade de Sant'ago, e a da meeira, a dos Soverais de Sidrô, e duns remendos mais de horta e olival. E Duarte realisava por si o seu velho sonho, o desejo de fechar a Valeira, de chamar sua a tóda a bacia da Valeira.

Deixava o cavallo chouteando a passo, cabeça baixa, redeas bambas. Aos que o saudavam, correspondia distraído, levando a mão ao chapéu. Da meia laranja, á testa do Ermo, notou que havia nevoeiro do lado da quinta do fidalgo, como do lado de Vale de Carvalho. O fidalgo não devia estar satisfeito có'aquilo — pensou. Andava p'ra matar os porcos havia mais de duas semanas. Não matara no S.^{to} André por'môr da chuva. Agora, havia sol cá em cima e nevoeiro lá em baixo — que p'r'ó caso o mesmo era que chover. Trocou um «Nosso Senhor lhe dê os mesmos» pelos bons dias do Zé dos Potes, que, no pendôr do cêrro da Garrida, no fêsto dum cómor, amarfanhando a rabiça do arado, com dois jumentos ao temão, lavrava uns palmos de terra centeira — o Zé dos Potes, de grandes barbas biblicas, com o nevoeiro a lambe-lhe os pés, era um pacifico Elias sóbre as nuvens, num carro já sem fogo, após a vinda de Jesus cristãmente atrelado á burrinha do Presépio e á da fuga para o Egipto, em substituição dos cavalos gentilicos do tempo do rei Achab.

Uns passos alem do portão da quinta cemeira, cruzou com o Zé Honrado, em demanda da vila, ao passo dos machos ajoujados. Falaram-se. Esconjuraram o raio da nevoa. Leandro perguntou-lhe se vira por lá o fidalgo.

— Vi. A' porta do armazem. Começou hoje có'a lóta...

Despediram-se. E, ao penetrar na zona fechada do nevoeiro, Leandro devia ter, de facto, a impressão de que vinha do céu, de que ia... mal poderia dizer para onde, pois não enxergava dois palmos adiante do nariz. E parecer-lhe-ia mesmo que o céu, agora, estava voltado para baixo, por aquela coisa de ir atravessar as nuvens, se não lobrigasse ainda, a sumir-se, a apagar-se ao alto, na cal da capelinha das Necessidades, a mancha livida do sol.

Aconchegou ao rosto as abas do capote, mascando pragas. Ouvia o chiar de carros, o *tlim-tlão* de chocalhos, o vozeirar do cachão, o gemer da «espadéla» — e agora já não via senão ramos de oliveiras molhadas, á beira do caminho, a chamarem a piedade do viandante para os bagos negros, as pobres alminhas prestes a entrar no fogo do purgatório; silvados humidos rastejando nos muros; videiras nuas, mutiladas, contorcidas de dor.

— Ora'inda bem. O nevoeiro «fez loja» — monologou, já perto do solar, verificando que a nevoa

SCENAS DO DOURO

chegava só a altura do pombal, deixava aos olhos o espaço livre para espairecerem no rio cheio, nos barcos em tráfego, nos «marinheiros» na sua lide, e que tudo aquilo, á vista da zona enevoadá da quinta, apesar da cobertura baixa e parda da neblina, era, na verdade, um céu aberto.

Desmontou á porta dos lagares. Afagou o *Tua*, que o anunciara com hostilidade e o acolhia com afecto, bem expresso nas sacudidelas jubilosas da cauda.

O Roque da Silvana esperava-o. Acudiu ao alérta do *Tua*, nêsse dia em concordancia com o cognome de «Pinguinhas», cambaleante, trôpego, olhar mortiço.

— Então... sempre é hoje! — baforou, arrancando as palavras, a custo, do inferno ardente do interior: — E quer não... que o dia... nem de encomênda. O fidalgo... não cabe na pele, por'mór da qualidade reiuna do vinho...

— 'Stá no armazem? — interpelou o Leandro, sorrindo de o ver «assim molhado», dos seus zig-zagues, dos seus gestos, dos seus gaguejos, que lhe davam o todo de alguém a vogar num mar de temporal, sobre tabua fragil, no equilibrio difficil que lhe dificultasse a palavra.

— No armazem... pois então! — disse, tomando-lhe a redea do alazão, colocando-lhe a mão confiada no hombro, acompanhando-o e tropeçando a caminho do armazem: — Na *lôta*. Vinho reiuno! Não há, não houve, e nunca haverá, senhor Leandro, vinhinho como o dêste ano! — E baixo, ao ouvido de Leandro, que preferia não ter encontrado, logo ás portas do céu, a contumácia de Noé: — A senhora morgada... é que não tem feito senão «'sgrilar» ás portas e janelas... tôda a santa manhã de levante...

Leandro, no receio de que o vinho do Roque lhe compromettesse a embaixada, aconselhou-o a ficar cá fora, levou-o a sentar-se numa pedra, num dos extremos do terreiro, com o cavallo pela redea.

A primeira pessoa que descobriu, em frente da porta, na penumbra saturada de vapores alcoólicos, foi D. António, hirtó, o chapéu na cabeça, o capote aos hombros, encostado á sua vara de lodão, a presidir á faina da lotação do vinho novo — a prepara-lo para as largas viagens através do tempo e dos mares, a trespassar aguardente de pipas gorgolejantes para canécos de madeira, e dos canécos, pela guela afunilada dos balsões, para o bójo pantagruelico dos toneis.

Descobriu-se, saudando. A' sua saudação correspondeu a do fidalgo, a do administrador, a aparar esquiças num desvão, o do escudeiro, a lavar um barril de almude, a do pessoal, em cabelo, em mangas de camisa, a fervilhar das pipas para os toneis, a trepar a cavaletes, a passar os canécos a serviçais escarranchados, como Silenos, nas altas cubas de mogno e carvalho.

O armazem era a parte nobre do solar, a capela-mór daquela Sé, com o fidalgo por bispo, paramentado e de baculo, com familiares e servos a celebrarem o culto — onde não faltava a penumbra, nem a saturação do incenso, onde os deuses recebiam o sacrificio divino no corpo e alma do vinho transfigurado. Os deuses, claro, eram, substancialmente, os toneis — severos Molochs, perfilados de encontro á parede do fundo, refastelados na peanha granitica dos canteiros, a fauce hiante engulindo o cordeiro innocente na solenidade do ritual.

— Não o fazia hoje por aqui — acentuou o fidalgo, cambiadas as boas-palavras preambulares. — E atrever-se com o nevoeiro...

— E' que preciso conversar co'o fidalgo...

— Ah, quer conversar comigo... A sós, p'lo visto?

— Se Vosselencia estiver por isso...

— Quando quiser... Mas, se lhe não dá contrariedade, deixemos acabar a *lôta* dêste tonel... —

E para o Zé de Riça, muito entretetido na refresca do barril: — O' José... traz daí um copo de vinho ao senhor Leandro, para se enxugar do nevoeiro.

— Agora não vai, fidalgo. Agradeço, mas não vai.

Condescendeu, aceitou, por fim, o copo trasbordante, a instancias do fidalgo, desejoso de que lhe apreciásse a massa ainda virgem, ainda sem pinga de aguardente. E, como todos se calassem, enquanto Leandro, com acenos mudos de cabeça e retorcidos eloquentes de beiços, honrava a massa, a cór, o aróma, o gôsto do precioso liquido ambarado, e como passasse a ouvir-se apenas o chorar da aguardente no bójo farto das cubas, o António Peludo, ás cavaleiras do tonél do centro, recomeçou o relato de facto que interrompera á entrada de Leandro. Era um caso de almas do outro mundo. Ao chegar ali p'la sólheira do Carrascal, o Manuel da Chóca vira um vulto — o tal vulto no caminho. O Manuel da

SCENAS DO DOURO

Chóca era um «incrêuo», só pele e ossos. P'r'ós amigos, um «bom serás». Não havia mesmo ninguem mais «daimóso». Agora, em lhe chegando a «mósca á retranca», ai Virgem! nada parava co'êe. Punha-se «forçoso» que nem um toiro. Fizera um passo atrás, e mandara «arrecuar». O pior é que o vulto, em vez de «arrecuar», crescera p'rá frente...

— O' Peludo... repara — interrompeu D. António. — Está-se a verter aguardente...

Êle endireitou o balsão, sem alterar o rumor da história. O Manuel, então, agarra num «gógo p'ra lhe arrimar uma lapáda». Mas, quant'a vulto... nem sombras dêe. Benze-se três vezes. Lembra-se da alma dum galégo ali «strumado», p'la Santa Luzia. E, mal tinha acabado a ultima benzedela, truz, um «cascudo p'las trombas», que o bota redondo ao chão. Pois fôra preciso leva-lo em braços p'ra casa. E ficára pelado da cabeça, que nem um ovo.

No silencio consternado, a voz do Leandro ergueu-se, casquinou, trocista:

— Tó Russa, Maria Castanha! Já me não finto nessas! E' como a da alma do P.^o Francisco, que anda p'r'ai desacreditada por tôda a gente, que anda feita, com licença de Vosselência — pediu venia ao fidalgo — em burrico. Pois vai-se a ver, estive no armazem, de noite, com o meu rapaz... — De novo para o fidalgo — Foi naquela noite da trovoadá, quando o fidalgo e as fidalgas foram á quinta nova do Cachão... E nem rascas de burrico. Isso o que é... é mêdo!

D. António interveiu com a garantia de que não era mêdo. Conhecía casos, ocorridos com pessoas cristãs, de boa vida e costumes, todas fôra de tratos e maquinações. Alguns mesmo de sua familia, da sua casa de Provezende. E era conhecida e notória a ocorrencia frequente do Largo de S. Sebastião de Medêlo, em Lamego, nõ contórno do solar dos primos do Póço — porisso há muito desabitado. Quem por ali se atrevesse de noite, sem companhia, apanhava bofetada, que lhe deixava a cara num bólo.

— Ah, o fidalgo tambem acredita! — sublinhou Leandro, na fôrça plena do seu sêticismo.

Pois se o acreditavam os homens mais noticiosos das letras divinas e humanas! O historiador Delrio, a beata Ildegardes, Santo Agostinho, S. Jeronimo, para não enumerar outros gravissimos varões.

O administrador escorou a convicção do fidalgo com factos do seu conhecimento — e um de bem pouco tempo, sucedido ali p'la Senhora dos Remédios, com certa mulher de Campélos, a quem morrera o marido, antes de cumprida promessa que devia a Santo António, pelo que «encorporara em seu corpo». Fazia-a caír sem sentidos. Falava pela boca dêla na sua voz masculina. Suplicava que lhe mandassem resar uma missa e dar um cantaro de azeite ao santo, se o queriam no bom lugar.

Leandro sentia-se em minoria. Percebeu que a sua descrença não agradava ao fidalgo. Acabou de esvasear o copo, achando o vinho «de truz», e condescendeu, e afirmou que sim, que tambem sabia duma «anedota» verdadeira, como essa da mulher de Campélos.

— Com licença, fidalgo... — intercedeu, amavel, sacudindo-lhe uma teia de aranha da gola do capote. — E' dalgum dos toneis.

— Obrigado. O' José... — disse, gravemente, para o escudeiro. — Vai abrir a porta da livraria. — O Peludo havia terminado a *lôta* do tonél central. E agora, para Leandro. — Vamos lá acima...

Sairam atrás do Zê da Riça. Mas, no terreiro deserto — apenas com o Roque estirado no chão, ao lado das capoeiras, e um filhito, rôto e sujo, a segurar a rédea do cavallo — Leandro propoz falar-lhe ali mesmo.

Pararam, voltados para o rio. Leandro começou por enumerar os seus haveres, os rendimentos da sua casa, as colheitas e os capitais a juros — podendo, «como o outro que diz», contar p'ra breve com a quinta do Vale de Mendiz, do morgado de Ervedosa, a quem emprestara uns centos de moedas, e não lhe tornara capital nem juros.

De cima, das bandas da vila, ouviu-se de subito um clamor prolongado, que o sussurro do cachão abafava.

— A' d'el-rei! A' d'el-rei! — clamor abafado, mas que se distendia como se repercutisse numa nave abobadada.

Avançaram, calados, surpresos, para o caminho da vila. Quedaram-se em frente dos lagares — olhos ao alto, na espessura densa da nevoa.

— A' d'el-rei! — continuavam a gritar.

Um carreiro, que vinha de cima, que parára tambem a escutar, explicou:

SCENAS DO DOURO

— Ah! Já sei. E' o Zé dos Pótes, que anda a «decruar» a sua sorte, lá em riba. Quando Deus quer, o arado arrancou por lá marco de terra a pegar có'a d'ele, e está a rogar testemunhas...

— E' isso, é... — confirmou Leandro, como se reconhecesse a voz do Zé dos Potes, levando a mão ao chapéu em reverencia á senhora D. Carlota e á senhora morgada, que, com uma das criadas, surgiram ao tópo da escada nobre.

O fidalgo chamou o escudeiro, deu-lhe ordem para que corresse com outro homem áquilo do José dos Potes, e fossem ambos testemunhas de que o marco o arrancara o arado ao lavrar.

Regressaram ao terreiro. Leandro passou a inventariar as qualidades do enteado — delicado que nem uma dama, forte como as armas, amigo do seu amigo, e inteligente que não havia outro, nem o Julio Ferreira, em tóda a Coimbra.

— Ora eu sei que o rapaz — afirmou, desembaraçado — anda có'a ideia ferrada na senhora morgada. E vai, disse-lhe: Tu queres casar có'ela? Quero, disse-me o rapaz. Bem, faço-te já o casal de Gouvães, casco e usufruto, boto-lhe por cima vinte mil cruzados em peças de ouro, fóra o mais em bragal e joias de estimação, e vou pedir a senhora morgada ao senhor D. António.

O fidalgo estremeceu, esgazeou os olhos, como se o queimasse o contacto brusco de verdade imprevista e duramente revelada. E como no receio de acreditar, inquiriu ainda:

— A minha filha?

— Sim, fidalgo. O rapaz anda babadinho por éla. Ela babadinha por éle. E assim com'assim, o casa-los é agora, que estão na idade...

D. Antonio tomou a rigidez dum santo de pedra no seu nicho. As pupilas afundaram-se-lhe na crispação dos sobr'olhos abatidos. E numa voz gutural e sêca, num gesto duro de golpe de montante em vassalo relapso, sentenciou:

— O que a natureza dá, é bem certo, cada um não o pode apartar de si. Seu enteado... não torna a esta quinta, esquece esta casa. E o senhor Leandro, se aqui quizer tornar, não terá feito demais esquecendo seu engano. Bons dias!

E serenamente, rigidamente, voltou-lhe as costas, meteu ao armazem, mais austero do que coluna jonica.

Atorreado, os ouvidos zumbindo, uma onda de sangue latejando-lhe nas fontes, Leandro seguiu-o com o olhar de assombro, os beiços tremulos, a bôca no hiato de gárgula medieval. E só despertou ao ve-lo escoar-se pela porta de carro do armazem, rugindo, por entre dentes:

— Ah, éle é isso? Pois espera... que eu te farei a cama! Até ao lavar dos cestos... é vindima!

Nem acordou o Roque — a ressonar enrodilhado no chão. Tirou asperamente as redeas da mão do pequeno, que o fitou espantado, e pôs-se a caminho, a pé. Nem deu pela cabeça ansiosa de Maria do Rosario — que espreitou, á sua passagem em baixo, entreabrindo a porta da escada. Nem ouvia a voz do Zé dos Potes, mais espaçada, no seu gritar convocatorio, como num anuncio trágico:

— A' d'el-rei!

Não respondeu ao Zé dos Potes, nem ao Zé da Riça, nem ao Joaquim Serodio, todos em redór do arado e dos jumentos, com outros homens e mulheres que tinham acudido, e verificavam o lugar do marco, e o interpelaram, e requereram o seu testemunho. E nem mesmo parou para dizer ao enteado, que lhe surgiu á bôca do caminho da Valeira, rente á capela de S. Francisco:

— Ha-de pagar-mas. Virou-me as costas, e rua! Mas eu arda, se m'as não pagar com lingua de palmo!

(Do romance — *Ressureição dos Mortos*, no prélo.)

SOUSA COSTA.

GRAVURA POPULAR PORTUGUESA

(Concluido da pág. 181, do vol. II)

No género desta, falarei duma gravura que relembra o trágico fim de Judas Iscariote, referido no Evangelho de S. Mateus. Vem ela exornando o já citado *Auto da Paixão* do P.^c Vaz Guimarães (fig. 34). E' tambem uma fôrca, onde perneia o célebre traidor do Evangelho, o assunto da gravura decorativa do folheto *Novo Testamento de Judas que morreo afogado no Tejo, enforcado por honra de seus parentes este Anno de 1752, á vista de todos os Barqueiros* (S. l. n. d. mas de Lisboa, data suprâ). Como se vê do título, versa-se nesta brochura a festa popular e tradicional da morte de Judas, ainda hoje em uso por quase todo o país.

Em meiodos do século XVIII começou a espalhar-se a notícia de que uma fera de estranho aspecto infestava as cercanias de Chaves, promovendo numerosos estragos de vidas e fazendas. Logo os cegos tomaram o caso á sua conta, explorando-o em sucessivas edições que fizeram da *Relação verdadeira da espantosa Féra que ha tempos a esta parte tem apparecido em as visinhanças de Chaves, etc.* (Lisboa, 1760) (1). Neste mesmo anno se imprimiram 2.^a e 3.^a partes, tratando esta última «da morte do feroz bicho». Todos os tres folhetos teem no ante-rosto a «vera effigie» do monstro, a do primeiro (fig. 35) diferente da dos dois últimos.

Acêrca da estampa, informa o primeiro folheto: «Apareceu (o animal) por alguns tempos em hum sitio longe, e com tanto descanço que deo occasião a que hum curioso lhe tirasse do modo possivel o presente retrato».

No final do 2.^o folheto vem a seguinte correccão: «Esta he a verdadeira effigie daquella formidavel Féra: que a primeira que se deo á luz na primeira parte desta Relação, he menos propria, que he o que succede não acertar, quem tem o inimigo á vista, sem estar previnido de armas. Na terceira parte daremos com toda a particularidade noticia do segundo cerco, que esperamos seja o da sua morte.»

Na 3.^a parte descreve-se efectivamente a montaria, assalto e morte do pavoroso bicho, o que tudo constituiu uma real batalha, para a qual «se ajuntãraõ em esquadroens — reza o



FIG. 34. — DO «AUTO DA PAIXÃO»

(1) Desde o século XVII que em Hespanha circulavam relações do género desta. Delas, pôsto que lá engendradas e impressas, deviam de ser destinadas a Portugal (e vice-versa, quem sabe?). Em 1911 comprei eu em Madrid, na célebre feira de livros de *San Mateo*, entre outros um folheto daquela época, redigido em verso castelhano, mas de assunto nosso — *Relacion en que se trata de un animal, cuya especie no se conoce, que el presente año de 1622. por los mezes de Mayo, y Junio*

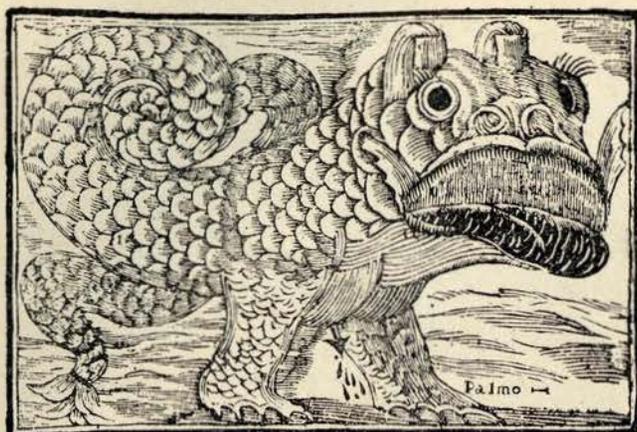


FIG. 35 — DA «RELAÇÃO DA ESPANTOSA FÉRA»

ler, á descripção do animalejo com que fecha o 3.º e último folheto:

«A figura bem propria he a que vai neste papel estampado: tem de comprimento sete palmos, he bastantemente alto, de altura de hu Cavallo, pernas e braços delgados, unhas grandes, o cabelo todo erriçado, por modo de Porco montez, pela barriga he branco, pelo corpo he arrayado, a cabeça he por modo de Gato grande bravo com muita barba, os olhos mui grandes, e ovados, os peitos mui largos, o rabo mui comprido, e delgado, a pelle mui grossa; era mui forçoso, ligeiro, bravo, e voraz principalmente de mininos, e a tudo o mais assaltava, quanto topava, excepto em vendo multidaõ de gente, que gritasse; alguns naõ sem grande temeridade quizeraõ com elle apostar valentias, e ficaraõ sendo

andando en tierra de Tra-los-Montes hizo notables matanças, en hombres, mugeres, y niños. S. lugar n. data (As licenças são datadas de 1622).

Posteriormente, por troca, adquiri outro, tambem em redondilhas espanholas, e, caso curioso, encimado por uma estampa igual á que vem no texto sob o n.º 35, o que mostra que não só dentro do paiz, mas entre Hespanha e Portugal, havia intercâmbio de gravuras e vinhetas. Em todo o caso, éste é anterior 23 anos ao seu congénere lusitano.

Seu título: *Nueva Relacion, y curioso Romance, en que se declara el conflicto, que causò à la Ciudad de Lisboa, y su Jurisdiccion, la disformidad de vn Monstruo Marino, que se encallò en el margen del Mar, arrojado de una gran tormenta; y el pavor que les ocasionò los repetidos bramidos, que para dar el ultimo aliento, expelia; con lo demàs que verá el discreto Lector. Sucediò à 23. de Enero de este presente año de 1737. (Madrid, s. data (1737). O «discreto leitor» imagina como os pobres alfacinhas do tempo,*

quando viam algum golfinho á beira-Tejo, ou gato-bravo nas charnecas do Lumiar, iam jurar á familia e aos amigos que tinham visto ressuscitada a Besta do Apocalipse...

folheto — duzentos homens, em que hia huma Companhia do Regimento da Cavallaria de Chaves, cujo socorro tinhaõ implorado bem montada, e petrechada», além de muitos paisanos, lavradores e particulares que se alistaram naquela singular e temerosa expedição. Foi morta a féra ao fim de tres dias de batida, e pena é que a escassez de espaço me impida de transcrever a traça de que usaram para o tomar, na pitoresca ingenuidade com que o autor da *Relaçãõ* descreve a façanha. Não furtarei, porém, quem tiver a paciência de me



FIG. 36 — DA «RELAÇÃO DOS PRODIGIOSOS APARECIMENTOS»

GRAVURA POPULAR PORTUGUESA

victimas da sua crueldade. Demos em fim a Deos Senhor Nosso, muitas graças de nos livrar de tão crueis monstros, como este, cuja pelle se entende será conduzida a esta Corte, para ser vista dos curiozos, e se dar inteiro crédito, e formal a esta rara monstruosidade, de que entãõ não poderaõ pôr duvida, e ter incredulidade». (1)

Outra *Relação* dêste género citarei mais, a de um bicho *que appareceo em Visliza na Polonia* por M. P. M. V., onde se admira a gravura dum enorme animalejo em feitto de lagarto com chifres. Mas a todas leva as alâmpadas em matéria de imaginação a que se representa no folheto *Bicho Asiatico, monstruosa appareçam das montanhas da Persia*, etc. (Lisboa, 1736). Pormenorizando a verdadeira campanha militar que se empreendeu contra a alimária, descreve-a o autor da narração anónima conforme se vê na fig. . . (2), e entra depois nestas interpretações de todo o ponto apreciaveis para o estudo da simbologia político-religiosa do tempo :

«Aquela cabeça humana pelo seu diadema he Roma, que em paz tranquilla, virá a ser outra vez da Igreja Oriental a alta cabeça. Os olhos de Aguia dizem, que todos veneraraõ a agudeza Evangelica, illustrado o entendimento com esta divina perspicacia: o q̄. se colhe da veneraçãõ, com que haõ confessar os mysterios da cruz com a boca. O pescoço, ou garganta, quer symbolizar a robusta, e forte Italia, armando-se inexpugnavel para esta famosa Conquista, a coleira, que dividia a madexa enriçada, he o Mediterraneo, que ha de gemer com o pezo de superiores fro-tas. A gadelha de Leaõ he a Africa donde se haõ de alistar fieis, e valerosos expugnadores, para restituirem a grandeza, á sempre memoravel primazia da Igreja de Carthago. A cauda de Pavaõ significa que a gente da terra ultima, (3) ha de ser a que obrará mais decantadas maravilhas, e acompanhando-se estas empavozadas plumas da pequena cauda da Cegonha, que a esta mesma gente se devera a vigilancia da guerra, de que he symbolo essa Aguia acautelada. As monstruosas costas, dão a entender que (4) ao valor de tão insignes armas. Nos quatro pés se reconhecem os typos das principaes forças da Europa, que todas se haõ de unir para esta acção. O Imperio Occidental na Aguia, porque o tem por timbre; no Rhinocerote a França,



FIG. 37 — DO «CONSELHO PARA BEM CASAR»

(1) Grande foi a impressão causada por êste folheto sôbre a fantasia popular. Ficou mesmo na tradição, como se conclui duma peça de cordel publicada quase 30 anos depois, onde uma rapariga, ao vêr um sujeito mal encarado e de grandes barbaças, exclama: — *Má cara tem, parece o bicho de Xaves!* (*Desprezos dum filho Peralta a seu Pai* (Entremez) — Lisboa, 1789).

(2) Já composto o meu pobre artigo, debalde fiz procurar na Biblioteca Nacional a miscelânea de folhetos onde vem incluído o que contem esta gravura. Possivelmente arrumada fóra do seu lugar, não houve meio de encontrá-la. Por isso se não reproduz a interessantissima estampa, que o leitor terá que fantasiar pela descrição do texto.

(3) Portugal. Desculpe-se-lhes a patriótica basófia. . .

(4) Não se percebe esta passagem, devido a uma mancha de tinta que queimou o papel.

GRAVURA POPULAR PORTUGUESA

pela sua indomita fortaleza. No Leão a Espanha, attributo, de que se glorea; no Vitulo, a Lusitania, pela sua nunca manchada obediencia: e isto que o monstro inculca, o declaraõ melhor as insignias de cada hum dos membros se adorna.

«A peça de artilharia sobre o costado eminente, diz que o fogo militar alhanará montes de difficuldades manejado pelo zelo do poderoso Marte, devêse interpretar as insignias da mão esquerda onde superior á Lua está o epilogo da morte, com as letras C, O, que cortará a morte a Lua Oriental. A espada, que adornava a perna direita, he aquela cortadora, com que se fará Espanha mais do que antes temida: as espingardas da direita denotaõ os esforçados tiros, com que perpetuamente se fará respeitada a Lusitania, as lanças da cauda, e da barriga, os soldados desta Nação



FIG. 38 — DAS «TROVAS DO MOLEIRO»

famosa, que ainda que he da Europa a ultima, e do Oriente antipoda, serà nesta acção a mais interessada, e a primeira.

«A primeira planta, que o Imperio Occidental inculca, guarneçada dessas suas bandeiras, a que deraõ tantas interpretaçoens as Naçoens Barbaras, querem dizer que hum Principe de estranhas forças, de que he typo a robusta Machadinha, aliado á potencia das Aguias, e sendo o primeiro movel com o indomito furor de suas lanças coroará de todo esta Conquista; as letras o querem explicar, mas tanto em enigma, que está a muitos juizos encuberto atégora, e segundo se alcanção de opinioens Portuguezas (e basta serem Portuguezas para sempre serem profundissimas) bem se póde affirmar chega o tempo de se reduzir a posse a sua saudosa esperança: porque a segunda bandeira inclinada para a cauda, como provocando aos armigeros



FIG. 39 — DO «AUTO DO FIDALGO APRENDIZ»

de Nação tão alentada, tem estas letras, S, R, P, que ou dizem *Sobe, Reyno, Poderoso*, ou querem affirmar, que he o autor desta empreza Serenissimo, Regio, Principe, que tudo de seus Augustos Monarcas se affirmar sem lizonja, e muito mais, quando por baixo da inscripção se divizaõ as estrellas, que foy empreza de quem aspirou aos mais honrados timbres de immortal fama. A outra bandeira, que tem estes caracteres,

GRAVURA POPULAR PORTUGUESA



FIG. 40 — DO «AUTO DOS 7 SABIOS DA GRECIA»

sopro da vida. A cabeça era perfeita, e nella se lhe levantava hum Coroa, não tinha braços, peitos credidos como de mulher, e entre elles hum scetro, ambos os sexos, e em cada perna huma barbatana como aza, que se movia». (Fig. 36).

Nêsse mesmo dia ao sol-pôr viu-se um «Arco Iris a que chãmaõ Arco da Velha», que durou até meia-noite, ao mesmo tempo que quatro águias, cujos peitos faisavam, iam batalhando pelos ares; e



FIG. 42 — DE «O TENDEIRO DAS ROLHAS»

A, D, L, J, devem ser lidos nesta fôrma A, ajudado, D, de Deos, L, logro, I o Imperio».

O espirito fatalista, supersticioso e messiânico da raça!

Não é um bicho, mas quase, pelo estranho da figuração, o protagonista do folheto *Relação dos prodigiosos aparecimentos, que foram vistos em Ungria, Lx.^a s. d.* (meiados do séc. xviii). «Nasceo este, diz o impresso, pelas 7. horas da manhã de pays medianamente abastados, e limpos, que vivem á Ley da nobresa; e ainda que com dificuldades, sahio vivo; e pronunciando estas vozes latinas tres vezes: CUJUS ASTRA, deu o ultimo



FIG. 41 — DA «MALICIA DAS MULHERES»

depois daquela hora se foi delindo tudo, e só uma das águias ficou em campo, «tão resplandecente, diz a relação, que com o excesso da luz se podia ler huma carta». Seguem-se as interpretações proféticas desta espécie de Apocalipse, applicadas aos sucessos da Austria e Hungria.

Fechando êste artigo, quero-me referir ainda a algumas peças xilográficas cujo mérito ou interesse lhes abrem jus a figurar nestas mal apontoadas notas. Estão nêste caso as graciosas figurinhas

GRAVURA POPULAR PORTUGUESA



FIG. 43 — DAS «TROVAS DA MENINA FORMOSA»

onde os sete vestem á feição plebeia seiscentista; e a da *Malícia das Mulheres* (Lisboa, 1761), dividida em tres partes (fig. 41). Na 1.^a parte, as duas comadres combinam fazer uma merenda em domingo de Pascoela:

E ha de ser com tal partido,
Que havemos de enganar
Cada huma a seu marido;
E quem melhor o zombar,
Ganhe sem mais arruido.

O pobre homem, obrigado pela invalidez da mulher, que se fingia doente, vai buscar agua á fonte, em camisa, porque ela lhe havia recatado as roupas maiores. E' o assunto da 2.^a parte. Na 3.^a e última, convence o marido de que el-rei o fez duque daquele lugar; e tecendo-lhe uma corôa de palha, sugere-lhe que vá mostrar-se ao povo nas ruas

... vestido de gaiteiro,
Com a coroa na cabeça
Mayor q̄ hum grande sombreiro.

E porque mais lho apupassem,
Deitou castanhas piladas
A quantos moços achassem,
Que as costas lhe quebrassem
Com somma de laranjadas.

Com uma gaita na mão
Tangendo sem descançar,
Assim o mandou entrar
Na Igreja de S. Giaõ,
Hum pedaço do Lugar.



FIG. 44 — DOS «FANTASMAS DESPREZIVEIS»

GRAVURA POPULAR PORTUGUESA

E em sahindo da pousada,
Saltáraõ os moços com elle,
Deraõ-lhe tal surriada,
Que com muita laranjada
Fizeraõ máo pezar delle.

.....

E de tal sorte corraõ
O coitado do villaõ.
Taes escarneos lhe fizeraõ,
Que com graõ furia o metterãõ
Na Igreja de S. Giaõ.

.....

Outra vez ás laranjadas
O fizeraõ recolher,
E a malvada da mulher
Dava taõ grandes rizadas,
Que era espanto de ver.

Tambem soicitam a nossa curiosidade; O *Tendeiro das rolhas de todas as qualidades, grossuras, tamanhos e geitos, para todas as bocas precisadas de rolha*, (Porto, 1825) (Fig. 42); e as celebres *Trovas da Menina Formosa*, Lisboa, 1738. (Fig. 43), em cujo frontispício se vê, não uma gravura alusiva á *Menina*, mas a uma linda cantiga atribuida a Cristovam Falcão — *Isabel, e mais Francisca* — com que fecha o folheto:

Isabel, e mais Francisca
Ambas vaõ lavar ao mar,
Se bem lavaõ, melhor trocem,
Namorey-me do seu lavar.

.....

.....
Isabel levanta a saya
Francisca deixa molhar,
Se bem lavaõ, melhor trocem,
Namorey-me do seu lavar.

.....
Eu estava escondido
Détro de humas verdes ramas,
Que em ver taõ lindas Damas
Fiquey de todo vencido.

.....

Tem páginas valiosas para o estudo dos costumes portuguezes no século XVIII o livro de cordel *Fantasma despresiveis, e figuras abominaveis, ou Ronda de Lisboa, que anda continuamente de ronda pelas ruas, e becos da famosa Corte de Lisboa, representadas em tres diversos, e terriveis sonhos Mortaes, onde se finge a medonha, e horrivel aparição de hum defunto*, etc., por Francisco de Castro. (Lisboa, na Officina Monrabana, M.DCC.LI.) Pois é no verso do rôsto dêste precioso volume que se encontra estampada a scena que reproduzo na fig. 44, e rudissimamente representa um enfermo tendo junto a si um médico.

Já agora não me quero esquecer de arquivar aquí uma estampa que pela sua natureza devia ir noutro lugar, não sucedendo assim porque não foi alcançada a chapa em tempo competente. E' um valioso espécime da grav. pop. do séc. XVI, e encontrá-la-á o leitor no *Symmario das Graças e Indulgencias aos Religiosos da Ordem da Trindade* (Lisboa, 1609). (Fig. 45).

E concluiréi, finalmente, reproduzindo uma vinheta que deve interessar os namorados da antiquária instrumental da música (fig. 46); vem a fechar o já citado folheto *Alegres Festas dadas por Thomaz Pinto Brandam* (Lisboa, 1729).

Basta. Seria um não acabar, tam larga é a seara, e tam exíguo o celeiro para recolher tanto fruto.

GRAVURA POPULAR PORTUGUESA

Tendo-me até aqui ocupado exclusivamente da xilogravura, feição mais característica do buril popular, restava-me agora falar da gravura em cobre. Havia, porém, de me

levar muito longe esse ramo da arte plebeia se dele quizesse espaciadamente tratar, pôsto que se restrinja quase só á gravura religiosa, sob a fôrma correntia de «estampas» ou «registos». Facil me fôra arcar com esse trabalho; não só porque as suas fontes estão numerososamente representadas na minha colecção particular, mas porque sei de amigos que certamente me não recusariam o préstimo das suas.

Sendo, como disse, menos exercitada, a estampa popular aberta em cobre não é todavia de somenos interesse que sua irman mais velha, suposto que menos variada. Haja vista dois registos historiados, e a gravura frontispicial dum entremês, que tenho diante, tão tentadores, tão endiabradamente cocegentos, que não sei o que me contém que os não descreva e reproduza... Mas o desejo é desejo, e não pôde passar dahi, porque a *Terra Portuguesa*, pesar de ser *Terra*, não tem espaço capaz para êle se expandir á vontade.

A aparição da gravura química (zinco e fotogravura, e ainda a heliogravura e fototipia,

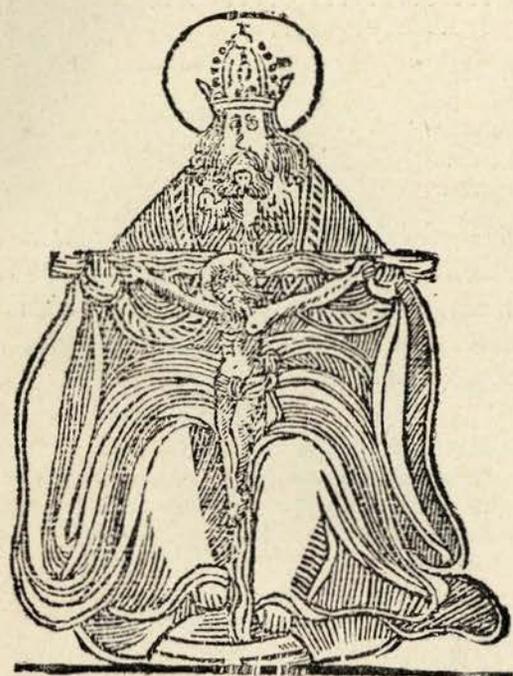


FIG. 45 — DO «SUMMARIO DAS GRAÇAS, E INDULGENCIAS»

pôsto que menos usadas) trouxe um golpe de misericórdia á velha gravura em madeira, erudita e popular. Com a facilidade da execução mecânica de qualquer desenho, reproduzindo-o em todas as suas minudências, e por sua relativa barateza, é aquela a preferida para a ilustração das modernas edições cordelistas, rebatendo a antiga xilogravura, de mais delongada confecção e grosso dispêndio. De sorte que, com as raras excepções que as figs. 3 e 32 documentam, a moderna folhetada para o povo ou vem desprovida de ilustração, ou esta se confina na estreita área dalguma que outra chapa antiga, ou, mais franciscanamente ainda, numa irritante vinheta tipográfica, sem caracter nem expressão.

M. CARDOSO MARTHA.

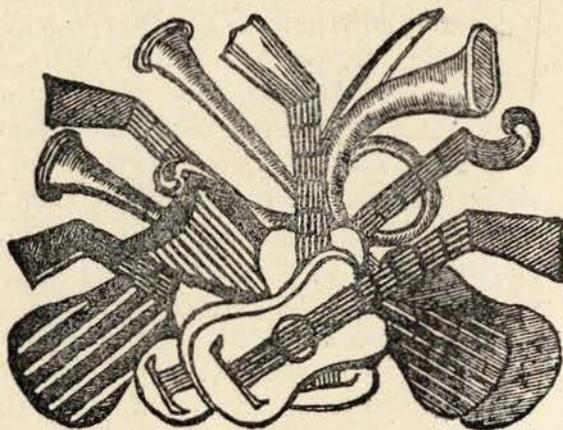


FIG. 46 — DAS «ALEGRES FESTAS»

AS JANEIRAS

Bóas festas, bóas festas,
Festas de grande alegria,
Que as manda o Pai do Ceu,
Filho da Bóa-Maria.

Ainda agora aqui cheguei
A esta porta a cantar;
Se os senhores dão licença,
Nós vamos a começar:

Os tres reis, são tres coroados,
Mas quem foi que os coroou?
Croou-os o Deus-Menino
E uma estréla os guiou...

Onde a estréla os foi levar!
Ao alto duma cabana.
Lá adoraram o Menino
E a Virgem Senhora Sant'Ana.

A cabana era pequena
Não cabiam todos tres
Adoravam o Menino
Cada um por sua vez.

Vinde todos a correr
A' lapinha de Belem,
Vinde adorar o Menino,
Que nasceu por nosso bem!

Ainda agora aqui cheguei
A esta porta a cantar;
Nós sómos de muito longe
Não podêmos cá tornar.

Dai-nos as janeirinhas,
Se as houverem de dar
...Nós sómos de muito longe
Não podêmos cá tornar.

Levante-se daí, senhora,
Dêsse seu banco de prata:
Venha-nos dar as janeiras,
Que 'stá um frio que máta!

Levante-se daí, senhora,
Dêsse seu banco de cortiça:
Venha-nos dar as janeiras
Ou de carne ou de chouriça!

Levante-se daí, senhora,
Dêsse seu rico assento:
Venha-nos dar as janeiras
Em louvor do «Nascimento»!

Vêde lá por vossas casas
Se ha janeiras que nos *deis*:
Ou figuinhos ou passinhas,
Alguma coisa tereis;
Ou o pão do taboleiro
Ou chouriças do fumeiro.

De quem é o *pentem* de ouro,
Que apareceu no arvorêdo?
E' da senhora Lucianinha,
Que lhe caiu do cabêlo!

De quem é o *pentem* d'oiro,
Que alem 'stá dependurado?
E' do senhor Manuelsinho,
Que é lindo como um cravo!

De quem é o anel d'oiro,
Que alem está a reluzir?
E' do senhor Antoninho,
Que para o Ceu vai a subir!

O' que lindo pinheiro
Onde aqui veio nascer!
A' porta destes senhores
Que Deus os deixe viver.

Estas casas são bem altas,
Forradinhas de papel:
Viva quem nelas passeia
Mórra quem mal lhes quiser

Viva lá, senhora Mariquinhas,
— Raminho de salsa pura —
Debaixo da sua cama
Põe-se o Sol e nasce a Lua.

Viva a senhora Conceição
— Raminho de alecrim —
E' a mais bonita rosa
Que passeia no jardim.

Viva lá o senhor Miguel,
Fita prêta em seu capote,
Quando vai para a igreja
Parece a estréla do Norte.

Cantamos e recantamos
Tornamos a recantar
Estas barbas de farêlos (1)
Não teem nada que nos dar!...

Estas casas são bem altas,
Forradinhas de *feluge*:
Os senhores que moram nelas
Andam cheios de *rabuge*.

Estas casas são bem altas,
Forradas de papelão:
Não teem nada que nos dar
Nem um bocado de pão.

Sarrão! sarrão!
A casa lhes caia ao chão!...

As janeiras que nos déram
Deus será o pagador
Queira Deus hoje a bem anos...
Nos façam o mesmo favor
.....
.....
...Bóas festas, bóas festas,
Festas de grande alegria,
Que as manda o Pai do Ceu,
Filho da Bóa-Maria.

(1) Pelintras.

CRONICA

O PINTOR ANTONIO DE OLIVEIRA BERNARDES

N'um artigo publicado na *Aguia*, intitulado «A Família Oliveira Bernardes», escrevi que Sousa Viterbo, ao referir-se a trabalhos de Antonio de Oliveira, citava os revestimentos da igreja de S. Domingos de Bemfica, da ermida de Porto-Salvo, da igreja de N. S. dos Remedios, em Peniche, e da capela de N. S. da Cabeça, em Evora. E acrescentei: «Muito

An.^{to} deolin:ã Bdes ofer.

me espanta que os azulejos da capela de N. S. da Cabeça estejam, como disse o illustre investigador atrás mencionado, autenticados com a firma *Antonio de Oliveira Bernardes o fes 1736*. Neste estudo fica amplamente demonstrado, com documentos officaes, que o pintor faleceu em 1732, estando entrevado desde 1730. Os azulejos devem, portanto, pertencer a Policarpo de Oliveira».

Tive, posteriormente, ocasião de visitar a capela, que é toda revestida de azulejos, sendo os do corpo de tapete, a azul, e os da capela-mór, de brutesco, com dois grandes quadros, que representam, o da esquerda, «o nascimento da Virgem», e o da direita, «os desposorios da Virgem». Neste ultimo quadro é que se vê a assinatura que reproduzo.

A confusão de Sousa Viterbo e dos seus informadores proveio de, no exterior da capela, se vêr um grande registo de Nossa Senhora, datado de 1736.

V. C.

LIVROS

Um nucleo de tecidos, por D. Sebastião Pessanha (Lisboa, 1918): — O autor deste trabalho é, por natureza, tradição e educação, um escritor de sensibilidade requintada e aristocratica, aparecendo por isso os seus trabalhos marcados com um sinete de graça, delicadeza e emoção, que se compreende claramente brotarem da mais pura de todas as fontes — o coração.

Este nucleo de tecidos, que o autor descreve e vem trazer a publico inventariados e documentados, pertence-lhe, e é, portanto, facil de calcular o carinho com que as sedas esmaecidas, os brocados lavrados, os veludos e os setins, restos palpaveis de um passado morto e de industrias desaparecidas, são tratados ali.

Este seu novo estudo, com ser uma obra de arte, é tambem uma obra de investigação. Alem do *Prologo*, onde se mencionam os tecidos de seda mais antigos existentes em egrejas e museus de Portugal, e do *Catalogo* propriamente dito, que consta de 50 numeros (retalhos de panos e forros, véus, estolas, vestidos de imagens, colchas, etc.), insere este livro um valioso *Suplemento*, onde o autor conseguiu reunir mais de sessenta nomes de velhos tecidos, fabricados do seculo x ao xviii.

Acompanham o trabalho uma estampa a côres e dez nitidas fotogravuras, que reproduzem, respectivamente: uma estola de veludo frisado (do seculo xviii); um pedaço de brocado lavrado a veludo cinzelado (seculos xv-xvi); setim lavrado a prata doirada (seculos xvi-xvii); seda adamascada, de gosto florentino (seculos xvi-xvii); seda italiana com influencia do Renascimento (seculo xvii); um fragmento de brocado lavrado a veludo de quatro côres (seculos xiv-xv); colcha lavrada a veludo cinzelado, no gosto do seculo xvi; capa de imagem (epoca e estilo Luis XIV); colcha de setim, da epoca de Luis XIV e de gosto oriental; e um bocado de setim lavrado a seda, oiro e prata (Luis XIV).

Felicitemos colorosamente o moço escriptor, que conseguiu fazer neste campo obra absolutamente original, lançando as bases para o inicio do estudo dos tecidos antigos, tão abundantes entre nós, mas tão mal conhecidos ainda.

